

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

(Sixième article.)



LE PALAIS DE L'INDUSTRIE. — CURIOSITÉS. —

COUP D'OEIL GÉNÉRAL. — LE TRANSEPT.

Quand on entre pour la première fois dans cet immense palais, fort à tort nommé de *Cristal*, qui contient un entassement d'inimaginables richesses, que fait-on ? A-t-on la prétention de suivre dans cette première exploration l'ordre des *groupes* et des *classes* ? Nullement : on se laisse entraîner au hasard, ébloui à la contemplation des trésors étalés au regard, et de toutes parts l'appelant dans une confusion fort pittoresque, mais qui complique grandement la tâche du narrateur et du classificateur. Ce n'est qu'après avoir épuisé l'irrésistible sentiment de curiosité générale qui pousse le visiteur devant lui dans toutes les parties de l'Exposition et l'attire de préférence vers ce qui brille le plus, que l'on peut, rassemblant, réglant ses souvenirs, y introduire une certaine méthode pour les excursions ultérieures, et, en un mot, étudier l'*Exhibition* universelle. Pour la première fois, c'est là chose impossible. Nous ferons donc exactement comme le public, et nous suivrons pour aujourd'hui l'ordre de la sensation pure, c'est-à-dire, et pour parler franc, le caprice. Nous sommes avec vous : nous supposons que nous faisons en votre compagnie notre première entrée à l'Exposition ; nous la parcourons ensemble, en cherchant de notre mieux les choses capitales et dont tout le monde parle ; nos impressions sont communes. Seulement, c'est par mes yeux qu'il faut voir, et nous réalisons assez bien la belle, charitable et humaine fable, *l'Aveugle et le Paralytique*.

Il y a toujours en toute grande solennité de cette espèce un certain nombre d'objets qui tiennent la tête, défrayent toutes les conversations, et ont le privilège d'exciter avant tout, si ce n'est exclusivement, les empressements du public ; c'est ce qu'on nomme *lions*, d'après nos voisins les Anglais : les choses qui obtiennent ce grand honneur de la lionnerie, de la vogue, ne sont pas habituellement, tant s'en faut, les plus utiles ; mais le monde est ainsi fait, et on ne le changera pas. Le caractère même et aussi le défaut de ces grandes expositions est de mettre en avant tout ce qui reluit, tout ce qui est précieux, tout ce qui est *chef-d'œuvre*, et de dissimuler les objets communs et d'usage courant, nécessaires à tout le monde, et qu'il est important d'avoir, au plus bas prix possible, aussi excellents que possible : c'est là tout le secret de l'industrie, et la vraie raison d'être de ces grands tournois commerciaux dont Londres a donné l'exemple à Paris. Mais ce n'est point ainsi qu'on procède, et, tout au rebours de ces artistes forains qui ne mettent en évidence que les *bagatelles de la porte*, on place en avant, on prépare exprès les pièces rares, exceptionnelles ; le produit courant est relégué dans les arrière-vitrines, dans les par-

ties sombres de l'Exposition. Pour le découvrir, il faut de la persévérance, de l'entêtement même. Il en a toujours été ainsi. Quand le célèbre Fox visita l'Exposition française de 1802, conduit par le premier Consul, il put croire, et pensa d'abord, par nos produits, que nous étions une nation de satrapes et de Sybarites. Que dirait-il aujourd'hui ? Ayant insisté pour se faire montrer quelque chose de plus humble, il obtint, non sans peine, cette satisfaction, et admira beaucoup, entre autres, pour leur solidité et leur bon marché, nos simples *eustaches*, couteaux à vingt-quatre sous la douzaine ; mais la foule n'ira jamais aux eustaches, et il faut être homme d'affaires, homme de portée, homme de sens, pour se livrer obscurément, isolément, à pareilles et si louables recherches.

Les tendances au luxe, si développées depuis certain nombre d'années, se sont encore accrues des surexcitations de la lutte actuelle. La magnificence, étalée en tous sens et en toutes branches au Palais de l'Industrie, dépasse toute conception. On se demande si ces meubles couverts d'or, ces étoffes éblouissantes, ces pierreries incomparables sont fabriqués, tissées, montées pour cet assez triste peuple en habits noirs que nous faisons, pour nos bourgeoises habitudes, pour nos fortunes médiocres. Qui donc peut acheter toutes ces choses-là ? Ce n'est pas moi, hélas ! ni vous, ni vous, ni vous. Mais il y a toujours, et aujourd'hui plus que jamais, de certains privilégiés du sort auxquels s'adressent ces splendeurs ; et ces rares occasions de vente suffisent à alimenter plusieurs industries de luxe, celle de la joaillerie, par exemple, où une seule affaire va défrayer parfois des peines, des études et des avances de toute une année. Ensuite il est indispensable d'être au courant de la situation de l'Europe et du nouveau monde, au point de vue des richesses accumulées et détruites ; c'est tantôt ici, tantôt là, que passe l'aveugle déesse, et il faut la suivre en ses évolutions. Le diamant est éminemment cosmopolite, et s'il n'avait pour marché qu'une nation, il risquerait fort de rester longtemps pour compte à ses hardis metteurs en œuvre.

Les objets curieux partagent avec le luxe transcendant les regards et les admirations de la multitude. Les *lions* de l'Exposition universelle de Londres (1851) furent des objets fort disparates de valeur, et à tous les titres : le *Koh-i-nor* (Montagne-de-Lumière), venant de l'Inde, le plus gros diamant connu ; une machine qu'on voyait saisir le papier et en faire tout aussitôt des enveloppes avec adresse ; une fontaine qui versait des flots d'eau de Cologne et de Portugal. Que sais-je encore ? un sofa de houille, de vraie houille, de charbon de terre, où malgré les dangers du contact, l'on faisait queue pour toucher : le feu y était !

Il y a plusieurs de ces grandes curiosités à l'Exposition actuelle. Comme nous n'avons aujourd'hui que la

prétention d'être très-badaud, nous les passerons en revue.

D'abord, la grande affaire, c'est l'exhibition des diamants de la couronne. L'opéra de Scribe et Auber, si connu sous le même nom, n'a jamais attiré affluence pareille. C'est au centre de la rotonde du Panorama, rattachée au système de l'Exposition par une galerie annexe, que sont étalées ces merveilles. Il faut faire un stage en règle pour être admis à les voir, et ce n'est pas en moins d'une demi-heure qu'on peut faire le tour de l'estrade où le public les admire. Il y a deux couronnes, dont l'une est surmontée du célèbre *Régent*. Qu'est-ce que cela, le *Régent*? Un petit œuf de pigeon; mais cet œuf vaut mille fois, cent mille fois peut-être son pesant d'or. Après le *Mogol*, il passait, avant la découverte du *Koh-i-nor*, pour le plus gros diamant du monde. Mais s'il n'a pas absolument les dimensions de la Montagne-de-Lumière, on convient qu'il est d'un bien autre éclat et d'une autrement belle eau. Autour de cette eau, quelles rivières d'autres diamants qui seuls feraient la fortune d'un particulier; que de perles comme je croyais n'en exister que sur les diadèmes des princesses de théâtre; d'émeraudes énormes, de saphirs invraisemblables! Les écrans particuliers de S. M. l'Impératrice (diamants, perles et émeraudes) soutiennent, et c'est beaucoup dire, cette formidable concurrence. Combien de millions y a-t-il là, lançant l'éclair à la foule charmée? On ne saurait l'évaluer. Les plus grandes précautions sont prises, et de jour et de nuit, pour prévenir le renouvellement de la tentative qui fut faite en 1851 pour dérober le *Koh-i-nor*. On conçoit quelle perte ce serait pour la France que la soustraction de ces pompeuses fêles du regard. Cependant, il faut dire que celui qui volerait le *Régent*, par exemple, serait bien embarrassé. Qu'en ferait-il? A qui vendrait-il cette pierre d'un si inestimable prix, qu'on la pourrait dire impayable, d'ailleurs si bien connue et si bien signalée dans le monde entier, que le premier joaillier venu la reconnaîtrait d'un coup d'œil? Il est bon de dire cela pour décourager les voleurs, et pour nous rassurer tant soit peu sur le sort des diamants de la couronne.

Le *Koh-i-nor* et le *Régent* ont un nouveau rival à l'Exposition dans la personne d'une autre pierre monstrueuse, la *Lumière-du-Sud*, échue à un simple particulier et commerçant, M. Halphen, qui l'exhibe, avec le *fac-simile* de ce diamant à l'état brut. On ne se doute pas de ce que la taille enlève de précieux carats à ces énormes pierres. Ainsi, le poids actuel de la *Lumière-du-Sud* est, si je ne me trompe, de 145 carats et quelque chose, et, à l'état brut, ce poids dépassait 250 : différence, plus de 100 carats. Ce diamant, si volumineux encore, est malheureusement de forme assez irrégulière, et l'une de ses faces est presque angulaire, à la manière des *roses* (de pierres, s'entend). Il vient du Brésil. Il y a une légende sur cette précieuse trouvaille. Un homme pauvre avait à peu près pour tout bien quelques nègres, dont une négresse. Celle-ci lui rapporta un jour cette verroterie, qu'elle avait découverte en se promenant. L'homme s'en alla, avec son bouchon de carafe, trouver un joaillier de Rio-Janeiro, et lui demanda s'il ne pourrait pas lui avancer, pour subsister, quelque grain de mil là-dessus. L'homme aux diamants examina la chose, et répondit négligemment qu'il n'avancerait pas plus de quinze cent mille francs sur ce brimborion, la pierre étant brute, non pas des plus blanches, et ne

pouvant encore être parfaitement jugée. L'homme à la négresse, sur cette déclaration, faillit tomber à la renverse et se retint probablement, mais ce fut pour rentrer chez lui, tomber incontinent malade d'émotion et mourir de saisissement. Voyez un peu la belle avance! Tant il y a que, de main en main, cette *Lumière* est arrivée jusqu'à M. Halphen, qui l'offre sous le boisseau transparent d'une cage en verre, aux applaudissements envieux d'une foule qui se récite, pour se consoler de n'avoir que des diamants de vitrier (quand elle en a), l'histoire de la négresse, du joaillier brésilien, et de l'homme mort de joie.

D'autres bijoutiers, entre autres M. Bapst, et M. Lemonnier, joaillier de la couronne, ont exposé des choses de moindre importance, sans nul doute, mais cependant toutes précieuses : des perles blanches d'un orient et des perles noires d'une *encre* incomparables, et grosses comme des avelines; de très-beaux diamants et des émeraudes, dont une seule forme la poignée d'un cachet, qui vaut au moins, dit-on, un demi-million. En vérité, ce n'est pas cher. Qu'est-ce donc que cinq cent mille francs aujourd'hui? On dit que cela se gagne souvent, entre deux soleils, dans l'intervalle d'une bourse. M. Bapst peut donc compter sur un prompt écoulement de sa belle marchandise. Rien que pour en avoir joui par les yeux, il me semble que je lui dois quelque chose, et je suis de l'avis du bonhomme placé à mes côtés, qui aurait bien voulu lui en acheter pour deux sous.

C'est dans la nef, ou transept, que resplendissent ces soleils. Ce qu'il y a là de merveilles, de choses incomparables et éclatantes, est peu facile à embrasser, bien moins encore à décrire. On a entassé dans ce centre, borné nord et sud, par les belles verrières de M. Maréchal (de Metz), décidément d'un très-bel effet, les plus grandes richesses de toutes les contrées.

Si la fleur de chaque industrie, fleur tant soit peu hâtive et artificielle, est ce qui distingue surtout l'exposition, la fleur de cette fleur, ce qu'il y a de plus riche, de plus fini, de plus artistique en tout genre, a été placé au centre du Palais, ouvert à toutes les nations. Un côté est réservé à la France, l'autre aux peuples nos émules, Angleterre, États-Unis, Belgique, Prusse, Autriche, etc. En dedans de ces rangées de trophées, figurent pêle-mêle, c'est-à-dire sans aucune distinction de provenance, toutes sortes d'objets gigantesques, qui sont comme les pièces montées de ce vaste festin industriel, dont le transept est le *surtout*. Et, à propos de surtout, chacun admire dans le compartiment de la France, et c'est encore un des *lions* de l'Exposition, un magnifique service de table, en bronze doré mat, de M. Denière, exécuté pour M. de Kisselef, naguère ambassadeur de Russie à Paris. Quels mets servira-t-on, quelles liqueurs verser dans ces coupes et dans ces vases magnifiques?

Il y a un danger à toutes ces belles choses-là, c'est d'exciter en ceux qui passent et repassent peut-être assez à jeun, et même sans cela, devant toutes ces merveilles, d'étranges lueurs de convoitise, de dépit et d'amertume. Ceux qui fabriquent tous ces miracles de l'art et de l'industrie n'en jouiront jamais. Ceux que le chaume abrite, et qui vivent courbés sous le dur labeur de la terre, ont peine à concevoir l'existence d'objets si riches, dont ils ne savent même pas l'usage. Heureusement, le peuple français, qui est ami du beau, est bon et point trop envieux. Ce qui écarte d'ailleurs le péril de comparaisons trop poi-

gnantes, c'est précisément la distance incommensurable qui sépare les situations sociales représentées par un tel luxe, de celle de l'artisan ou du manouvrier. On ne désire pas communément ce qu'on désespère d'atteindre. L'ouvrier passera donc peut-être sans trop d'envie devant les prestiges de notre bronzerie, de notre joaillerie, de notre ébénisterie. Mais je ne voudrais pas jurer que les fortunes moyennes eussent toutes la même résignation (je la leur souhaite et la leur conseille du reste), ce que telle belle personne qui n'a qu'un bracelet de cent écus au bras (une guenille, une misère), ne se prit quelque peu d'humeur à l'aspect de parures dont la moindre pierre représente dix fois cela. Mais il faut chasser ces idées, et le faire héroïquement; sans quoi l'Exposition, loin d'être un plaisir, ne serait plus qu'un spectacle fâcheux et irritant.

Revenons au transept. On a donc disposé, de chaque côté de cette grande salle, vingt trophées ou faisceaux d'industrie et d'art auxquels ont concouru divers fabricants. De ces quarante, vingt appartiennent à la France, vingt aux nations étrangères. Nous sommes Français, et notre pays avant tout. D'ailleurs, la rangée française est celle qu'on rencontre la première en entrant par la porte monumentale du Palais, celle du nord, qui longe l'avenue des Champs-Élysées. Parlons donc d'abord de la France.

De nos vingt trophées, contenus sous d'élégantes tentures ou pavillons, dix, ceux de droite, comprennent nos plus beaux tissus de laine, la *céramique*, que nos pères, Bernard de Palissy en tête, appelaient moins ambitieusement et tout bonnement *poterie*; les articles dits de *Paris*, les bronzes d'ameublement, les instruments de précision, un choix d'étoffes de Lyon, un trophée maritime, un autre de machines, celui du zinc de la *Vieille-Montagne* et celui de l'agriculture.

A gauche sont les dentelles, les cristaux, l'ébénisterie d'art, encore des articles de Paris, un trophée des arts militaires, des ornements en carton-pierre admirables pour bâtiments, et, entre autres, une cheminée monumentale exécutée pour l'Empereur, si précieusement dorée et moulée, qu'on la dirait extraite du palais de Fontainebleau; la typographie, les instruments de musique et un orgue de chœur d'église en chêne sculpté et doré.

Comme nous ne faisons pas ici le cicérone, tâche impossible, et qu'il est inutile de suivre rigoureusement cet ordre une fois indiqué pour la gouverne de nos lectrices, nous dirons simplement ce qui, dans ces assemblages fastueux et élégants, nous a le plus vivement frappé.

Nous avons déjà mentionné les plus grandes merveilles de la joaillerie parisienne. Dans les deux pavillons réservés à l'industrie de notre grande ville, on remarque, entre autres objets dont il faut préserver son cœur, si ce n'est sa vue, une toilette en *argent massif*, composée de vingt-deux pièces, posée sur une belle table en bronze, et due à un habile fabricant, M. Audot. D'autres richesses, heureusement plus accessibles, sont d'admirables fleurs artificielles servant d'encadrement et de fond à ces beaux trophées, et telles que jamais aucun jardin d'Armide n'en a sans doute produit de plus belles! De ravissantes ombrelles couvertes de dentelles, des éventails; des coffrets à bijoux, des cristaux, des gants justement réputés dans le monde entier; des tablettes, des ivoireries, des papeteries adorables; puis, des jouets d'enfant poussés à un de-

gré de perfection que nos souvenirs du premier âge nous permettent d'apprécier à toute leur valeur. Non-seulement les poupées sont élevées à un point d'imitation presque effrayant, mais il y en a qui *parlent*, s'il vous plaît, et qui disent fort bien et papa! et maman! comme des bébés naturels. Puis, pour toutes ces belles poupées-là des toilettes et des trousseaux comme pour une impératrice. Il n'y a qu'un malheur, c'est que toutes ces figurines si parfaites, tous ces regards parlants coûtent les yeux de la tête aux malheureux parents, et que l'on ne sait pas où s'arrêtera cette fièvre de bimbeloterie artistique. C'est à jurer, en vérité, qu'il ne s'enregistre plus à l'état civil que des naissances de petits princes et de petites princesses. Mesdemoiselles, on vous gâte! et nous souhaiterions bien, nous qui grondons ici, vous gâter à notre tour, dans la limite de nos forces, par un amusement aussi transcendant et aussi perfectionné que les brillants produits de MM. Giroux, Susse, Tempier, Tahan...

Les bronzeries d'art, dont le principal promoteur, en même temps que le grand maître, est M. Barbedienne, offrent de merveilleuses reproductions (par la sculpture mécanique) de la *Vénus de Milo*, de la *Diane de Gabies*, de *Polymnie* (la muse de la Poésie), des *lutteurs* et autres antiques; des *trois Grâces* de Germain Pilon, des *portes du Baptistère* de Florence, des statues de Michel-Ange à la chapelle des Médicis, etc.

Le trophée des porcelaines et faïences ne présente pas les types les plus parfaits de la céramique, puisque les produits de la manufacture de Sèvres en sont absents (ils figurent, avec les diamants de la couronne et les tapis des Gobelins, dans la rotonde du Panorama). Cependant, on y trouve de fort belles pièces dues aux ressources nécessairement moindres de l'industrie privée: des *biscuits* charmants et des imitations de Chine à tromper les Chinois eux-mêmes. On ne saurait non plus, sans injustice, omettre les belles poteries artistiques, aujourd'hui si gracieuses, si multipliées, et dans l'exécution desquelles M. Avisseau de Tours, a su presque faire revivre l'art du grand Bernard de Palissy.

Les cristalleries sont superbes, et font honneur à nos trois fabriques françaises, Baccarat, Saint-Louis et Clichy. Nos jeunes lectrices savent-elles que l'on ne se sert presque plus dans cet art du cristal de roche, trop petit de morceaux et trop dur à tailler? Ce qu'on nomme aujourd'hui *cristal* est simplement un verre de choix auquel on a amalgamé une certaine quantité d'oxyde de plomb. Cette composition est plus blanche et plus brillante que le cristal de roche, et elle a sur lui l'avantage de pouvoir se travailler en grandes pièces. Témoins les deux candélabres de la fabrique lorraine de Baccarat, qui ont plus de cinq mètres de hauteur et portent chacun un bouquet de quatre-vingt-dix lumières. Cela est vraiment admirable d'éclat, de légèreté et de grâce. Si les fées soupent, elles n'ont pas d'autres flambeaux sur leur table. Saint-Louis et Clichy ont aussi exposé de charmants produits, et Baccarat, en outre de ces deux pièces hors ligne, a envoyé une splendide coupe de cristal et deux vases en agate blanche de près de six pieds de hauteur, avec ornements de verre chrysoprase, dont la teinte verte est aujourd'hui en grande vogue.

Que je n'aie pas oublié, avant de quitter la série des trophées français, les fulgurantes épaulettes, ainsi

que la cocarde du duc de Brunswick, exposées par M. Bapst. Toutes les passementeries, torsades, galons et accessoires, sont surchargés de diamants, de topazes et autres pierreries, toutes de premier choix et de première grosseur. Cela ne brille pas, cela éblouit. Ah! quel plaisir d'être soldat (et duc)!

Les vingt trophées étrangers sont occupés par l'Angleterre, qui en a dix; les États-Unis, qui en ont deux, la Belgique trois, et l'Allemagne cinq.

Il n'y a pas de comparaison, du moins pour la grâce et la richesse, entre cette rangée et celle que nous venons de parcourir. L'utile y domine, mais non pas toujours l'agréable. Le lin d'Irlande à tous ses degrés de façon; les industries métallurgiques (fer, acier, cuivre, zinc); les meubles en papier mâché et en laque de Sheffield, de Wolverhampton et de Birmingham; les cotonnades et soieries, les mousselines et batistes de Manchester et de Glasgow; les laines pures, les soies-laines, les tapis de Bradford et de Halifax, composent la majeure partie du contingent de l'Angleterre. On y trouve aussi des porcelaines de luxe, notamment de charmants services à thé, qui ont été vendus dès le jour où ils ont fait leur apparition à l'Industrie.

Bien qu'ils ne fassent pas partie de leurs trophées, il convient de signaler ici, comme curiosités, plusieurs singuliers modèles de pêcheries et usines envoyés par nos voisins, et qui contiennent une eau bien limpide, au sein de laquelle on voit pétiller des goujons, de véritables goujons, prouvant, par leurs vives allures, l'intime bonheur dont ils jouissent. Il paraît que des amateurs indiscrets, et trop affamés de friture, se disposaient à les pêcher, sans égard pour le lieu et la solennité de cette exposition piscique, car il a été nécessaire de les protéger par un avis qui enjoint de ne point leur chercher querelle (*no interfering with the fish*), et, mieux encore, par un *velarium* de gaze qui, tout en s'opposant au passage de la ligne, permet de suivre dans l'onde transparente leurs légères et gracieuses évolutions.

Les Américains offrent des meubles en caoutchouc durci, si durci, qu'on les prendrait pour de l'ébène; et des armes, des fusils de chasse, des pistolets, et surtout ces fameux *revolvers* si estimés dans la Prairie et autres solitudes de l'Ouest, et qui ont, comme on sait, l'agréable propriété de tuer huit ou dix fois leur homme dans l'espace d'une seconde.

C'est aussi de l'armurerie qu'expose principalement la Belgique: armurerie de luxe, et aussi armurerie commune, dont le fusil vaut *sept francs*, mais qui a parfois, à l'inverse du *revolver*, le privilège de tuer celui qui s'en sert, d'un seul coup. Les Belges nous offrent en outre, dans leurs trophées propres, des ornements sacerdotaux, très-brillants d'or, mais ne pouvant, selon nous, soutenir la concurrence avec les produits similaires de nos fabriques de Lyon.

L'Autriche n'a guère que ses verres de Bohême, la Prusse que des porcelaines, et la Saxe que des porcelaines aussi. C'est par trop de *céramique*, puisque *céramique* il y a. La verroterie de Bohême est charmante, et de plus à très-bas prix.

L'intérieur de la nef, l'espace compris entre ces deux haies de trophées nationaux et exotiques, est, comme nous l'avons dit, livré aux produits exceptionnels (de tous les peuples), par leur dimension, par leur nature. Il était impossible de les classer dans une partie quelconque du catalogue, et en outre il n'y avait pas à songer, pour la plupart, à les faire tenir dans une vitrine.

L'élément religieux domine dans cette portion si saillante de l'Exposition universelle. On y compte trois autels en cuivre ou bronze doré, byzantins ou gothiques; on admire surtout l'autel de marbre, exécuté à Angers, dans les ateliers de M. l'abbé Choyer, remarquable travail dans le meilleur style gothique simple. Un bas-relief, de la même provenance destiné à l'église Saint-Seurin, de Bordeaux, a rendu heureusement cette parole symbolique du Christ à ses disciples: « Je suis la vigne, et vous êtes les rameaux. » Il y a un autre autel, également gothique, de M. Debay, de forme sévère et élégante. De belles chaires, en chêne habilement travaillé, ont été envoyées de la Belgique, terre classique de la fine sculpture sur bois, legs des Espagnols. Il ne faut pas oublier enfin la chasse de saint Hippolyte, exécutée à Rouen par un simple menuisier, M. Ouellery, qui s'est révélé sculpteur habile et de bon goût dans cette œuvre. Tous ces ouvrages, il faut le dire, appartiennent au genre *pastiche*. L'art religieux n'a pas, depuis longtemps, trouvé de forme nouvelle, et ne sait qu'aller du roman au gothique fleuri ou simple.

Les Anglais ont, dans le milieu de la nef, un très-colossal trophée de marine et un grand candélabre de cristal qui a plus de taille que les deux pièces analogues de Baccarat dont nous avons parlé, mais non pas certes plus de goût.

Il y a, de plus, abondance de *phares*, lenticulaires et autres, dans cette partie de la nef, et les appareils à feux tournants sont quelquefois mis en mouvement, au grand plaisir et au grand éblouissement des visiteurs.

Les ouvrages en fonte occupent aussi là une place importante. La fonte, comme vous le savez sans doute, n'est autre chose que le fer, avant d'avoir passé par la forge et reçu l'affinage. Elle est d'un emploi constant dans l'industrie, comme coûtant moitié moins cher que le fer forgé; elle entre pour une grande part dans la construction du Palais actuel, et on a reconnu qu'elle est apte à être employée avec succès dans les ouvrages d'art. Au nombre de ces derniers est une statue colossale de saint Jean-Baptiste, exécutée, sur un modèle de M. Barre, dans les ateliers de M. Calla. Il y a une légende sur cette statue, comme sur le diamant brésilien de la *Lumière-du-Sud*. Un fils de famille, atteint de spleen et de marasme, avait reçu des médecins l'instinct conseil d'aller demander à l'Italie une salutaire et probable diversion. Il s'arrêta en route, par lassitude ou caprice, dans les montagnes du Forez, y passa une nuit, et le lendemain se brûla la cervelle au coin d'un champ. Il respirait encore, quand les habitants du pauvre village vinrent le relever et l'entourer de soins malheureusement inutiles. Sa mère, mandée en toute hâte, n'arriva que pour recevoir son dernier soupir. Dans sa douleur, elle fit vœu de construire à ses frais, sur la place du village, une fontaine surmontée d'une statue de saint Jean-Baptiste. Elle a tenu parole, comme on voit; mais tandis que l'on fondait l'œuvre, la malheureuse mère est allée rejoindre son fils, et la statue n'a plus de maître.

Trois belles fontaines, de fabrique française, et également en fonte de fer, ainsi que la plupart de celles que nous possédons à Paris sur la place de la Concorde, la place Louvois et ailleurs, rafraichissent cette portion centrale de l'édifice où elles font le plus heureux effet. Les Anglais ont une belle grille en fer forgé et fonte, mais d'un trop grand prix pour que ce mé-

lange ait chance de se populariser beaucoup. Il y a aussi quelques fontes autrichiennes, un vase, entre autres, que l'on ne saurait trop louer.

Une des vraies curiosités de la nef du Palais de l'Industrie est le modèle entièrement pris sur nature du vaste établissement typographique de M. Napoléon Chaix, à Paris. L'imitation est complète : les presses, machines, casiers, etc., sont à leur place, ainsi que les lampes de travail sur les pupitres, et les cinq ou six cents compositeurs, correcteurs, brocheurs, relieurs, lithographes, etc., etc. On dirait d'abord d'un immense jouet d'enfant fait pour quelque fils de roi. A dire vrai, on ne voit pas trop l'utilité de cet immense et minutieux *fac-simile*, si ce n'est comme une annonce pittoresque faite par la maison qui l'a fourni. Mais cela amuse et distrait le contemplateur, et c'est bien quelque chose. Il y a un autre modèle également curieux, et plus instructif : celui de l'usine à fer de Montluçon.

N'allons pas omettre la plus extraordinaire pièce peut-être de l'Exposition. C'est une immense glace de Saint-Gobain, de la plus rare perfection, coulée et non soufflée, comme on faisait autrefois, qui a six mètres de hauteur, et n'en mesure pas moins de dix-huit en

superficie. C'est, à coup sûr, la plus grande glace qui existe au monde entier. La fabrique de Saint-Gobain, en Picardie, n'a que deux émules en France, les établissements de Cirey et de Montluçon ; mais elle l'emporte entièrement sur eux, et cette belle création de Colbert demeure sans rivale en Europe, pour la dimension et surtout la qualité de ses produits. Elle est à la fabrication des glaces ce que Sèvres est aux porcelaines, et les Gobelins aux tapis.

Maintenant que nous avons vu à peu près dans son entier la partie centrale de l'Exposition, nous donnerons prochainement un coup d'œil aux pourtours ; puis nous monterons aux galeries supérieures ; nous irons ensuite visiter la rotonde du Panorama, si brillante, et la grande annexe aux machines et matières premières, qui a plus d'un quart de lieue d'étendue. Tout cela présente un spectacle et un ensemble excessivement imposants, et si l'Exposition a été lente à se développer, il est juste de reconnaître, et nous le faisons avec une entière satisfaction, qu'on n'a pas perdu pour attendre.

FELIX MORNAND.

LETTRE

DE

M^{me} LA PRINCESSE DE CANINO A M. DES ESSARTS.

La lettre suivante a été adressée par madame la princesse de Canino à notre collaborateur M. Alfred des Essarts :

« Casin Marina, près Sinigaglia, 5 juillet.

» Monsieur,

» Je lis dans une notice (1) intéressante sur le célèbre peintre Greuze et signée de votre honorable nom, ce paragraphe, à la suite d'une lettre écrite par M. Greuze lui-même, *à l'un des ministres du premier Consul*, le 28 pluviôse an IX :

« Quelle réponse fut faite à cette lettre, ou plutôt à cette prière touchante et d'où le malheur n'exclut pas la dignité ? Nous l'ignorons, mais, etc. »

» En vous apprenant, Monsieur, quel fut le résultat de cette lettre vraiment touchante et à ce titre ne pouvant manquer d'intéresser vivement un grand homme de bien, et, d'ailleurs, de notoriété publique ministre éclairé des beaux-arts et qui était alors feu mon mari, Lucien Bonaparte, de chère et vénérée mémoire, j'ai pensé que vous trouveriez ce petit épisode final que vous ignoriez, non moins intéressant que ceux consignés dans la notice.

» Ainsi donc, Monsieur, j'aime à vous dire et je me flatte que vous serez bien aise d'apprendre que Lucien, non content d'accorder le subsidé ainsi sollicité, en à-compte sur les travaux du gouvernement, acheta pour son propre compte à M. Greuze son tableau de la *Madeleine pénitente dans sa grotte du désert*, et que le noble artiste n'ayant pas voulu faire un prix à son protecteur, le non moins noble acquéreur lui en fixa un, qui fut assez à la convenance de l'auteur du tableau pour qu'il nous ait écrit, dit et répété à nombre d'artistes dont plusieurs, je l'espère, peuvent être encore vivants, « *que sa Madeleine dans sa grotte lui avait trouvé un trésor pour ses vieux jours.* »

» Agréez, Monsieur, cette espèce de réclamation que mon mari ne vous aurait sans doute pas adressée, car sa modestie dans ses actes de générosité égalait sa satisfaction et son empressement à en saisir les occasions. Il n'aurait pu être insensible à celle d'obliger le grand artiste qu'il se plaisait à qualifier « le peintre de la morale par excellence ; » mais moi je n'ai pu résister, je vous l'avoue, à réparer vis-à-vis vous-même cet oubli involontaire.

» Je vous salue, Monsieur, en m'applaudissant d'avoir l'occasion de vous assurer de mon estime distinguée,

» ALEXANDRINE,

» Veuve BONAPARTE LUCIEN. »

(1) Voir notre Numéro de Juillet.

DAVID TÉNIERS.

I

Vers 1625, à l'époque où l'art flamand se trouvait à son apogée, c'est-à-dire à l'époque glorieuse où florissaient les Rubens, les Corneille Shu, les Van Balen et tant d'autres dont les noms sont restés dans toutes les mémoires comme les œuvres dans toutes les galeries, on voyait souvent sur la route d'Anvers, aux villages voisins, un homme à l'extérieur grave, et même un peu triste, au costume très-simple, cheminer en compagnie de son fils et d'un baudet.

C'était en quelque sorte la réalisation de l'admirable fable de la Fontaine, *le Meunier, l'Ane et son Fils*. Mais nous n'avons pas appris que nos trois Flamands, bête et gens, aient jamais été l'objet d'aucune apostrophe. Ils allaient très-paisiblement leur train. Sur son dos, dans un large coffre, l'âne portait des toiles peintes offrant pour la plupart des sujets familiers, scènes de cabaret, de corps de garde, kermesses, paysages et figures.

Lorsqu'on arrivait à un village, on s'arrêtait devant chaque maison un peu notable. Là le vieillard exhibait sa marchandise artistique.

« Voyez, disait-il, ces tableaux; ils sont de moi, de moi David Téniers, qui ai reçu jadis des conseils du grand Rubens. Je les livre à bon compte. Ornez votre chambre; vous n'aurez que la peine de fixer un clou à la muraille. »

Mais la plupart du temps les acheteurs étaient rares; il suffisait d'ailleurs que les tableaux leur fussent offerts pour qu'ils en méconnaissent la valeur. On les marchandait, on s'avisait même de les critiquer, afin de les obtenir à meilleur marché. Les ménagères, toujours économes, trouvaient que des pots d'étain, des cruches de grès, des bahuts de chêne solide ou de larges houpelandes de serge étaient plus utiles que des œuvres d'art. Les regards, l'admiration même abondaient plus que les ducats. Souvent donc l'âne revenait au logis non moins chargé qu'il l'avait été au départ.

Il n'y a pas lieu de s'étonner si le peintre éprouvait du découragement, de l'irritation. Mais il n'en était pas de même de son fils David, jeune adolescent, dont le visage épanoui, la parole vive, le rire joyeux, témoignaient d'une humeur franchement gaie, d'une philosophie inaltérable, malgré les mauvaises chances du commerce.

Un jour que la vente avait été plus infructueuse que jamais, le vieux Téniers, en sortant du village de Perck, se tourna avec indignation, et faisant un geste tragique, s'écria :

« Les barbares!... Quoi! pas un seul de ces buveurs de bière n'a apprécié nos œuvres!... Ah! David, le goût se déprave. C'est fini, il ne faudra plus retourner à Perck. »

Le jeune homme hocha la tête et répondit avec sa vivacité habituelle :

« Il faudra y retourner, mon père, si vous m'en

croyez, mais la tête haute et la bourse bien garnie, quand nous aurons fait fortune. »

Le père ne put réprimer une exclamation de colère :

« Veux-tu, par hasard, me narguer avec tes plaisanteries? Je ne suis pas en train de rire. »

— Me préserve le ciel de vous fâcher, reprit le jeune homme. Si j'ai parlé de la sorte, c'est que j'aime à en croire mes pressentiments.

— Eh bien, que te disent-ils?

— Des merveilles. Nos travaux seront couronnés de succès; notre public de paysans se transformera en un public de gentilshommes amis des arts, et à la place de notre pauvre grison, nous aurons de vigoureux chevaux attelés à notre carrosse. »

Devant cette large perspective ouverte à une imagination juvénile, le peintre ne répliqua rien. Ce qu'il savait du passé et du présent ne le disposait pas à si bien augurer de l'avenir; mais il respecta les rêves de son fils, et s'asseyant sur le bord d'un canal ombragé d'ormes, il laissa un libre cours à sa pensée.

Pour lui qui avait connu de la vie surtout les luttes et les amertumes, ce n'était pas sa propre destinée qui le préoccupait. Il devait accepter, il acceptait la médiocrité de sa fortune. Mais il s'effrayait, en pensant que ce fils chéri avait voulu prendre aussi le pincean, et il se demandait si David n'éprouverait pas un bien rude choc, à l'heure où il lui faudrait laisser ses illusions s'envoler.

Quant à David, sans plus se soucier du fâcheux résultat de la course du jour, il avait tiré de sa poche un petit album et il s'était mis en devoir de dessiner. Au bout de quelques moments, un délicieux paysage était sorti de son crayon.

« Que fais-tu là? dit le père oubliant un peu l'ennui de sa mésaventure pour sourire à une œuvre distinguée. Ce n'est vraiment pas mal. »

— Ce que je fais?... Tenez, regardez, je vous prie, là-bas, sur la hauteur, ce château magnifique élevant jusqu'aux nues ses trois tours séculaires... A ses pieds une immense touffe de verdure; derrière lui, un rideau de chênes... La belle propriété!... Par tous les saints, je veux l'emporter sur mon album!

— Ah! c'est plus facile que de la posséder.

— C'est déjà un commencement de possession. Et qui sait si un jour ce château ne nous appartiendra pas? Oh! comme on y travaillerait à l'aise!... »

A ce propos qui sentait presque l'extravagance, Téniers ne put réprimer un éclat de rire.

« Mon cher enfant, je crains fort que ta propriété ne reste sur le papier. »

— En tout cas, ce dessin et mes paroles auront été utiles, s'ils ont servi à guérir un peu votre chagrin. »

Après cette pause, on se remit en route. Le jeune homme marchait d'un pas allègre; un projet le soutenait. Ce projet, c'était de reporter sur la toile son croquis du château, en animant le premier plan par une scène de joueurs de boules. Ainsi, à peine de re-

tour au logis, et ayant pris à la hâte un modeste repas, il s'établit dans l'atelier paternel, et aussitôt il se mit à la besogne. Sous sa main alerte et légère les couleurs s'ajustaient sans hésitation et avec une harmonie vraiment surprenante.

Comme il était au plus fort de sa composition, il entendit la porte s'ouvrir, et en même temps une voix ferme et sonore jeter à son père un bonjour amical.

Téniers le père accourut avec un empressement mêlé de respect, et tout en ôtant de sa tête son bonnet fourré, il s'écria :

« Monsieur Rubens !... »

L'illustre peintre lui tendit la main et chercha David du regard. Celui-ci s'était levé précipitamment et il cherchait à se cacher.

« Mon bon Téniers, dit Rubens, ne faites pas de cérémonie.

— Un tel honneur, mon maître !

— Votre ami, c'est le seul titre que j'accepterai ici. Voilà bien des années que je ne vous ai vu ; mes voyages m'ont fort occupé. A mon retour, j'ai voulu vous consacrer ma première visite.

— Ah ! je vous en serai éternellement reconnaissant.

— Encore une fois, laissons ces mots qui sentent l'étiquette. Dites-moi, êtes-vous content de vos affaires ? »

Le silence et l'embarras de Téniers furent sa réponse.

« Nous reparlerons de ce sujet, ajouta Rubens. Une pensée particulière a contribué à m'attirer ici. Je me suis rappelé certain petit David qui montrait quelques dispositions pour le dessin. Où en est-il ? »

Téniers indiqua du doigt le chevalet de David. Mais le jeune homme joignit les mains d'un air suppliant. Il tremblait que le maître ne s'avisât d'examiner sa récente production. Ce fut précisément ce que fit Rubens. David tremblait, — et son pauvre père bien davantage.

Rubens prit la palette et les pinceaux que l'élève avait déposés sur son escabeau.

« Voyez-vous, mon cher enfant, dit-il alors, vous êtes né avec toutes les dispositions qui font l'artiste véritable. Je ne crois pas me tromper en vous annonçant que vous serez un des premiers peintres dont s'honore notre ville d'Anvers, la patrie de Van Dyck !

— Ce n'est pas possible ! s'écria David ; moi, j'aurais cet avenir ?

— Je vous le promets.

— Eh bien, reprit le jeune homme avec son sourire cordial, je l'ai parfois espéré.

— David, dit le père, prends-y garde, tu paraîtrais un orgueilleux.

— Laissez-le être naturel et sincère ; c'est la plus belle prérogative de son âge. Maintenant, allons au fait : il ne suffit pas d'être doué, il faut être habile ; regardez bien, je vais vous révéler en peu d'instants quelques secrets du métier. »

Et sur cette petite toile à peine ébauchée, Rubens jeta en un quart d'heure des traits hardis qui en firent un chef-d'œuvre.

David l'avait suivi d'un regard attentif, et il dit quand la leçon fut terminée :

« Grâce vous soient rendues ! A présent je connais l'art de la touche. Vous m'avez transformé.

— Ne vous faites-vous pas illusion ? demanda Rubens avec bonté.

— Vous allez voir, » répliqua résolument le jeune homme.

S'armant à son tour des instruments de peinture, il copia sur une nouvelle toile tout le travail que le grand maître venait d'accomplir, et cette copie fut un fac-simile, tant elle offrait d'exactitude.

Rubens ne put retenir un cri de surprise. Il ouvrit ses bras à David.

« Vaillant enfant, lui dit-il, que n'êtes-vous pas destiné à produire ? Facilité, éclat, don d'improvisation, vous réunirez toutes les qualités qui assurent le succès, et vous n'aurez besoin que de vous mettre en garde contre la nature de votre talent.

— Eh bien, père, dit alors en riant le jeune homme, avais-je tort de prévoir qu'un jour le château des Trois-Tours nous appartiendrait ? »

II

Dix ans s'étaient écoulés. David était seul maintenant, et ses beaux rêves n'avaient pas reçu encore leur accomplissement.

Cependant déjà la gloire, — si difficile conquête, — avait entouré son nom d'une brillante auréole. Oui, David marchait dans la voie des succès rapides et faciles, et par le souvenir il en reportait l'honneur à ce bon père qui lui avait mis le pinceau à la main, au grand maître qui avait daigné le guider d'abord, puis devenir son ami.

Mais David faisait de l'art à sa manière, en observateur profond, en admirateur de la vérité ; et, chose remarquable, tandis que ses goûts le portaient vers les recherches de la vie luxueuse, l'élégance du costume et la grâce des manières, il aimait à retracer particulièrement les mœurs du peuple. A peine, de loin en loin, une figure aristocratique tranchait-elle dans ses tableaux sur l'ensemble des paysans, des pêcheurs, des soldats, des marins, des hôtes de cabaret, vrais Flamands à la souquenille débraillée, au bonnet de travers, aux jambes courtes, aux souliers épais. Il allait, venait, s'arrêtait devant ces modèles que lui adressait le hasard, et qui posaient pour lui sans se douter qu'un peintre habile trouvât quelque intérêt à leurs faces grossières et à leurs habitudes populaires.

Cette reproduction continuelle des scènes de ce genre avaient, sous la main de David, un sentiment particulier. D'autres artistes se sont plu à montrer le Flamand dans la surexcitation furieuse ou l'hébétément de l'ivresse : tel l'ont presque toujours représenté Adrien Brauwer et Van Ostade ; mais le fils du vieux Téniers n'entendait pas ainsi ses compatriotes ; il les voyait, au contraire, sous le jour de la bonne humeur, il se bornait à leur prêter parfois une pointe de malice. En un mot, les portraits qu'il faisait d'eux étaient en partie la reproduction de son propre caractère, gai, fantasque et insouciant.

Cette insouciance, elle éclatait à chaque instant sans pouvoir amener pour David aucune suite fâcheuse, car s'il s'aventurait souvent au loin le gousset vide, il se séparait rarement de ses crayons et de sa boîte à couleurs : c'était sa mine d'or, une mine inépuisable.

Pénétrez avec nous dans cette auberge du village

d'Oysel. A une table est assis un homme qui achève de fêter largement un succulent déjeuner. Le moment est venu de payer. Notre homme porte la main à sa ceinture, tandis que l'hôtelier additionne sur l'ardoise attachée au mur le total de la dépense.

« Tiens, dit l'homme, je n'ai pas un sou sur moi ! »

L'hôtelier fronça les sourcils ; une découverte de ce genre, faite après la consommation, n'était pas de nature à lui plaire.

« Il fallait, dit-il, mon cher monsieur, fouiller à votre escarcelle avant d'entrer ici.

— Vous avez raison, répliqua l'autre ; mais rassurez-vous. J'ai là de quoi faire honneur à votre note de dépense. »

Puis, se levant, il alla vers la porte où précisément se trouvait un voyageur anglais qui cria en entrant :

« Holà ! vite à déjeuner ! »

En s'empressant de servir ce personnage qu'il supposait mieux muni d'espèces sonnantes que son précédent et malencontreux consommateur, l'hôtelier regardait de côté ce dernier, de peur qu'il n'eût la tentation de s'évader sans payer. Mais c'était une imputation gratuite. L'homme resta sur le pas de la porte, très-occupé à étudier ce qu'il apercevait au dehors.

En face de l'auberge il y avait un tilleul entouré d'un banc de pierre. Sur ce banc s'était installé un vieux mendiant qui soufflait de toute sa force dans une cornemuse.

L'Anglais, après avoir expédié une première tranche de jambon, s'impatienta du bruit monotone de cette mélodie nazillarde, et appelant le maître du logis :

« Hé ! faites éloigner ce musicien maudit ! Il me casse les oreilles. »

L'homme se retourna, et saluant l'étranger avec une grâce exquise :

« Je vous conjure, dit-il, de ne pas donner suite à cet ordre. Ce joueur de cornemuse a une tête magnifique, des hillons du plus beau pittoresque ; il ne bouge pas, et je crois en vérité qu'il serait capable de rester dans la même position jusqu'à l'année prochaine. C'est un modèle de premier ordre. Il va me servir à payer mon déjeuner.

— Vous n'avez pas d'autre moyen d'acquitter votre dépense ? dit l'Anglais avec dédain.

— Pas d'autre. »

L'Anglais fit un léger mouvement pour se détourner, et il s'abandonna exclusivement, en apparence du moins, aux exigences de son appétit, tandis que l'artiste, ayant pris de son mieux ses dispositions, jetait sur une petite toile le portrait du joueur de cornemuse, lequel continuait de souffler dans son instrument.

La rapidité avec laquelle cette peinture fut entreprise, poussée et terminée, tenait du prodige. Les tons semblaient se placer d'eux-mêmes avec une justesse et une sûreté merveilleuses. L'Anglais avait d'abord penché la tête pour entrevoir ce travail ; puis il s'était levé afin de s'approcher sans bruit. Au bout d'un quart d'heure, il avait quitté encore sa table pour retourner à la contemplation de l'œuvre. Mais le malin artiste ne paraissait pas s'apercevoir qu'il eût derrière son tabouret deux admirateurs, — l'Anglais et l'hôtelier.

Lorsqu'il eut fini, il fit claquer ses doigts en disant :

« Je crois que ce n'est pas mal. Mon cher hôte, cela vaut-il un déjeuner ? »

Incapable de répondre, tant il avait compris la portée de l'aubaine, l'aubergiste tendait avidement la main, afin de prendre la toile. Mais l'Anglais lui saisit le bras d'un air d'autorité :

« Maraud ! s'écria-t-il, auriez-vous bien l'audace de vous payer avec ce chef-d'œuvre ? Apprenez que moi, lord Falston, je vous le défends.

— Mais, milord...

— Il n'y a pas de mais. Cette toile ira en Angleterre, si son auteur y consent.

— Moi ? dit joyeusement le peintre, je ne refuse jamais un Mécène.

— En ce cas, acceptez sans compter. »

Le riche Anglais tira de sa poche et étala sur la table une grosse poignée de pièces d'or ; puis, comme s'il craignait que le marché ne tint pas, il s'empara du tableau, se disposant à sortir.

« Un moment, milord, dit le peintre ; je n'ai pas signé.

— Votre talent est votre signature, monsieur, et il a écrit de façon à me faire reconnaître le nom de David Téniers. »

Là-dessus, lord Falston partit. L'hôtelier était pétrifié par la stupeur et le respect, en présence du grand artiste.

Cependant celui-ci ne put réprimer un franc éclat de rire.

« Allons, allons, mon brave homme, que votre stupefaction cesse. Eh bien, oui, je suis David Téniers, et je sais qu'on a parlé de moi, mais j'espère qu'on en parlera bien davantage. En attendant, comme il faut que tout le monde vive, et comme il ne serait pas juste que ce pauvre joueur de cornemuse m'eût prêté gratis son visage, veuillez l'inviter de ma part à entrer et à prendre un bon déjeuner que vous lui servirez, en lui disant de boire à la santé de David Téniers.

En rentrant chez lui, le peintre fut fort étonné de trouver un message de don Juan d'Autriche, le gouverneur des Pays-Bas, qui l'invitait à se présenter au plus tôt au palais, et à y porter celles de ses toiles qu'il aurait à sa disposition.

« Vraiment, dit David, le proverbe a raison : « Un bienfait n'est jamais perdu. » C'est, je pense, le déjeuner payé au pauvre mendiant qui me vaut cette bonne fortune. Mais comment me présenter au palais ? Je n'ai rien de fait ; tous mes tableaux s'en vont dès qu'ils sont secs. »

Il chercha un moment dans sa tête ; aussitôt l'inspiration lui vint en lui dictant un portrait du prince lui-même. A peine avait-il entrevu deux ou trois fois le gouverneur : mais ce fut assez pour qu'il saisit parfaitement la ressemblance.

Pourtant il s'arrêta.

« Non, se dit-il, ceci aurait l'air d'une flatterie. Dieu me garde d'abaisser jamais mon caractère. J'aime la fortune ; de bonne heure j'en ai compris le besoin ; mais je puis la devoir à mon travail, et je rougirais de l'acheter par la bassesse. »

Cependant, comme il désirait à juste titre répondre à la bienveillance du prince, il s'avisa d'un moyen tout particulier. Il possédait une petite toile de Rubens que cet illustre artiste lui avait donnée en témoignage d'amitié avant de recommencer de nou-



LES OEUVRES DE MISÉRICORDE

Journal des Dames

Paris par l'Europe

2. 25 sous 1. 1. 1.

ves
éta
pre
céd
Q
au
don
lau
S
fav
o
de
J'av
Un
de
L
l'ho
e
teu
che
—
per
ban
—
pri
cor
—
qu'
Rul
min
L
de l
«
Rul
D
«
lin
—
sou
Alte
sim
serv
S
cho
yeu
mai
ne
«
prot
sign
faire
—
pas
—
celu
—
du g
tre.
vran
bien
chât
—
chât
—
miss
Tou

veaux voyages. Il la copia à s'y méprendre ; car tel était son talent, que, s'il s'appliquait à l'imitation, il prenait aux divers maîtres leurs secrets et leurs procédés les plus particuliers.

Quand l'œuvre fut bien achevée, Téniers se rendit au palais, où il fut immédiatement introduit auprès de don Juan d'Autriche et de l'archiduc Léopold-Guillaume, récemment arrivé à Anvers.

Sa bonne mine, outre son talent, prévenait en sa faveur ; il fut donc parfaitement accueilli.

« Plus d'une fois, dit don Juan d'Autriche, j'ai vu de vos ouvrages, et je vous tenais en haute estime. J'avais envie de vous connaître plus particulièrement. Un gentilhomme anglais, lord Falston, en me parlant de vous, a rendu plus vif ce désir. »

Le peintre répondait par de grandes révérences à l'honneur qu'on lui faisait.

« Ça, dit à son tour l'archiduc qui était grand amateur d'art, nous apportez-vous de vos œuvres, mon cher Téniers ? »

— Monseigneur, dit ce dernier, je n'ai pas osé me permettre de produire ici mes humbles figures de cabaret ; ce sont des scènes indignes de votre attention.

— Mais nullement. La nature saisie sur le fait a un prix inestimable. Nous en avons jugé par le *Joueur de cornemuse*. Voyons, que tenez-vous là ?

— Le tableau d'un maître auprès duquel je ne suis qu'un pygmée ; et comme c'est pour moi seul que Rubens a daigné le faire, j'ai pensé qu'il serait examiné ici avec quelque plaisir. »

Les deux princes s'empressèrent en effet de profiter de la bonne fortune. Un Rubens inconnu !

« C'est admirable ! s'écrièrent-ils à la fois. C'est Rubens dans ses meilleures inspirations. »

David souriait.

« Qu'est-ce ? demanda don Juan d'Autriche. Le malin Téniers voudrait-il nous jouer un tour ? »

— J'ai voulu, monseigneur, me mettre à l'abri sous l'œuvre du génie, et cependant apporter à Votre Altesse un travail de ma main. Ce Rubens est tout simplement une copie, exécutée par votre humble serviteur. »

Si l'on s'était extasié d'abord, ce fut bien autre chose après cette confession : car on avait sous les yeux non-seulement une peinture de premier ordre, mais encore un tour de force inouï. Aussi le gouverneur s'écria-t-il avec l'ardeur de son caractère :

« Je suis ravi de vous avoir connu. Acceptez ma protection ; c'est peu : mon amitié. Je veux vous désigner à l'attention publique, et pour cela j'irai vous faire visite dans votre atelier. »

— Dans mon atelier, monseigneur !... Oh ! il n'est pas digne de recevoir Votre Altesse.

— Charles-Quint n'allait-il pas quelquefois dans celui de Titien ?

— Ah ! monseigneur, Votre Altesse est plus près du grand empereur que je ne le suis du grand peintre. Mais il me vient une idée : sans l'espérance envrante de votre visite, je n'eusse pas osé la réaliser, bien qu'elle ait déjà traversé mon esprit. Un seigneur châtelain peut-il recevoir des princes ?

— Parfaitement, dit l'archiduc en souriant. Des châteaux aux palais, la distance est insensible.

— En ce cas, je demande à Votre Altesse la permission de les avertir quand mon château des Trois-Tours sera digne de leur auguste présence.

— Votre château ! s'écria le gouverneur.

— Oui, monseigneur ; rien que cela, une fantaisie.

— Il vous appartient ?

— Il m'appartiendra.

— Et comment le paieriez-vous ?

— Comme j'ai payé mon déjeuner au village d'Oyssel. »

III.

Huit jours, en effet, ne s'étaient point passés, que David, voyant enfin ses vœux comblés, était installé avec titre de propriétaire dans ce domaine qu'il a reproduit tant de fois. Séjour de travail et de plaisir, délicieuse retraite où l'art, l'esprit, la poésie, le rire franc se déployaient à l'aise ; asile fermé aux ennuyeux, aux importuns, mais toujours ouvert aux cœurs nobles et inspirés : c'était là, à l'abri des ombrages épais, en face du miroir argenté d'un beau lac garni de saules, d'iris et de nénuphars, que les princes, aux heures de loisir et quand les rudes affaires de l'État leur permettaient de se rappeler qu'il y avait au monde autre chose que la politique, venaient s'associer en quelque sorte au travail infatigable de l'artiste qu'ils aimaient. C'était le faste, oui, c'était ce qu'on appelle « table ouverte ; » bon accueil à tous, bonne chère, concerts de voix et de luths, danses, aubades et sérénades, promenades sur l'eau, chasses et bien d'autres divertissements ; mais par-dessus tout, c'était l'existence occupée, consciencieusement pleine, nous pourrions ajouter : l'existence honnête. Que fallait-il à David ? voir ses hôtes, ses amis contents ; les voir libres chez lui, entendre les voix, les danses et les chants ; assister, du fond de son atelier, à cette petite et innocente agitation, et être presque à son insu et sans le vouloir l'âme de ce monde qui bruisait autour de lui. Quand l'archiduc Léopold-Guillaume l'avait nommé gentilhomme de sa chambre, David avait accepté simplement cette prérogative, voulant bien qu'on le fit gentilhomme, mais voulant par-dessus toutes choses rester peintre. Quand Christine de Suède lui envoya son portrait avec une chaîne d'or, il sourit à la pensée que ses petites kermesses flamandes pouvaient intéresser une reine si savante et si grave. Quand le roi d'Espagne Philippe IV eut fait construire à l'Escorial une galerie tout exprès pour y placer de ces mêmes kermesses, David se borna à dire : « Sa Majesté me comble d'honneur ; mais qu'elle y prenne garde, au train dont j'y vais, bientôt il ne faudra pas moins de deux lieues de terrain pour loger mes tableaux, dans le cas où on les rangerait les uns après les autres. »

C'est que les tableaux se suivaient sans interruption. Parmi ces œuvres innombrables, et dont il n'est pas une seule que ne recommandent les plus hautes qualités, il y en a une série qui a reçu un nom particulier : les *Après-dîners de Téniers*.

A cette époque, on dinait vers midi. De midi à la nuit tombante, ce pinceau prodigieux avait le temps d'ébaucher, et même de terminer une petite composition. On peut le dire : l'*après-dîner* du peintre payait largement le dîner offert presque chaque jour par le châtelain à ses amis.

IV

Le moment vint cependant où une sorte de fatigue

engourdit cette main qui ne s'arrêtait jamais, où un vague ennui sembla peser sur ce cœur jusqu'alors étranger aux agitations où se consumment la plupart des hommes.

David trouva pour la première fois que son château des Trois-Tours pouvait bien n'être pas le premier manoir du monde ; il reconnut que son bois était un peu sombre, et que l'eau de son lac offrait une surface unie et calme jusqu'à la monotonie.

Il chercha un prétexte pour sortir de chez lui sans inquiéter les amis qui s'y établissaient si souvent et pour s'absenter sans fournir un texte à des commentaires. Ce n'était pas facile.

David alors comprit avec une certaine amertume qu'on n'a pas impunément de la gloire, et que c'est un bonheur dont on ne sait pas assez jouir, d'être obscur parmi les hommes. Il comprit encore que ce n'est pas sans risque pour la liberté qu'on parvient à s'entourer des bruyants dehors de la richesse. Il eut l'idée de parcourir seul les campagnes, d'aller de ferme en ferme, de moulin en moulin, de cabaret en cabaret, et de renouveler çà et là sa plaisanterie du village d'Oysel... Mais les années avaient marché. On ne refait pas deux fois les folles équipées de la première jeunesse. Dans chaque homme il y a deux hommes : l'un qui commence, l'autre qui finit, et celui-ci blâme ce qu'a fait celui-là.

Dégouté de tout et principalement de lui-même, Téniers rentra enfin à Anvers avec l'intention d'aller revoir son ancien atelier, — qui sait ? peut-être de s'y enfouir pour y recommencer le travail dans le silence et la solitude.

En passant près de la cathédrale, il fut arrêté par une grande affluence de peuple, et, comme il arrive d'ordinaire, son attention devint de la curiosité. Il ne tarda pas à connaître le but du rassemblement. De toutes les petites rues voisines débouchaient de pauvres gens, la plupart âgés et infirmes, les uns aveugles et conduits par des enfants, les autres s'appuyant sur des béquilles. Ils se dirigeaient tous vers une maison de belle apparence, devant laquelle de grandes tables chargées de pains et autres provisions avaient été dressées. Près d'une de ces tables se tenait une jeune fille ravissante de grâce, de candeur et de distinction. Semblable à la Charité dont elle offrait la vivante image, elle découpait les pains, soit par moitié, soit par gros morceaux, et en y joignant d'aimables regards et de douces paroles, elle les distribuait aux malheureux qui se pressaient à l'envi autour d'elle et portaient consolés et reconnaissants.

« O sublime créature ! pensa Téniers. Je ne laisserai pas périr le souvenir de ta bienfaisance. Qui que tu sois, je veux que tes traits angéliques soient consacrés par mon pinceau ! »

Il se mit un peu à l'écart, afin d'esquisser rapidement la scène dont il était témoin.

La jeune fille avait aperçu et compris ce mouvement. Toute confuse, elle se pencha vers un homme grave qui l'assistait dans l'œuvre de bien, et lui dit quelques mots à l'oreille. Le vieillard se dirigea aussitôt du côté où David faisait son croquis, et le saluant avec courtoisie, lui adressa ces paroles :

« Excusez moi, monsieur, mais j'ai une prière à vous transmettre.

— Une prière, monsieur ? répéta Téniers très-étonné.

— Oui, de la part de mademoiselle Anne Breughel, ma pupille.

— Quoi ! cette jeune fille qui s'occupe des pauvres avec une si touchante sollicitude, serait la fille de Breughel de Velours, le grand peintre ?

— Vous l'avez dit.

— Mais vous-même, monsieur, qui êtes-vous ?

— Je me nomme Corneille Shut.

Téniers jeta un cri de joie ; sa nature enthousiaste se passionnait si aisément !

« Comment ! vous seriez ce maître si distingué, mais trop farouche, qui jamais n'a voulu répondre à mes invitations et honorer de sa visite mon château des Trois-Tours ? »

Cette exclamation produisit un effet marqué sur Corneille Shut, qui ne put réprimer une certaine émotion en disant :

« Et vous, vous seriez ce David Téniers dont j'ai tant de fois admiré la verve prodigieuse ! »

Ils s'embrassèrent avec effusion. Mais au bout de quelques instants, maître Shut, revenant à sa commission, témoigna à sa nouvelle connaissance le regret qu'éprouverait Anne Breughel si elle savait que Téniers voulût composer un tableau sur un sujet qui pour elle était tout simplement le devoir accompli.

Téniers répondit en déchirant le feuillet crayonné, et un gracieux sourire d'Anne Breughel fut sa récompense.

Mais le modèle était resté fixé dans son esprit ; et le peintre, à peine de retour chez lui, jetait sur la toile les premiers traits de l'admirable composition qui devait s'appeler *les Œuvres de miséricorde* (1).

A quinze jours de là, l'archiduc Léopold-Guillaume qui avait retrouvé la trace de son artiste fugitif, avait voulu aller lui-même le dépister dans son atelier, et ayant vu son nouveau chef-d'œuvre, il s'était empressé de s'en emparer.

« De grâce, monseigneur, dit Téniers, laissez-moi cet ouvrage, je l'ai fait à ma propre intention. »

Cette résistance irrita les desirs du prince ; il interrogea David, et apprit la vérité.

« Eh bien, dit-il après avoir rêvé quelques moments, vous ne refuserez pas, je pense, de me prêter votre tableau. Demain je le montrerai aux personnes de ma maison, puis il vous sera rendu.

(1) Voir dans le numéro de ce mois la gravure de ce tableau que le Louvre possède, avec onze autres ouvrages du même maître.

L'artiste a réuni dans cette composition les sept œuvres de miséricorde. A gauche, au second plan, un vieillard, richement vêtu et placé devant une table couverte de pains, les distribue à des indigents. — Derrière lui, une femme âgée, assistée d'un serviteur, donne des vêtements à quatre mendiants dont l'un est à demi nu. — Au premier plan, une corbeille de pains posée sur deux tonneaux, une cruche par terre, et un petit page versant à boire à une femme assise, qui tient sur ses genoux un enfant à la mamelle, tandis qu'un enfant plus âgé boit dans un vase. — Au troisième plan, à droite, un villageois invite deux pèlerins à entrer dans sa maison. — Dans le fond, un cavalier reçoit à la porte d'une prison un malheureux qu'il vient de délivrer. — Dans une chambre du même bâtiment on voit, par deux fenêtres ouvertes, un malade soigné par un médecin et une autre personne. — Enfin, plus loin, un cortège funèbre entoure une fosse ouverte où l'on descend un cercueil.

— Mais si Anne Breughel apprenait que j'ai enfreint sa défense ?

— Vous avez été sensible à une bonne action : ce n'est pas un crime, et je suis sûr que la jeune fille vous pardonnerait volontiers. Venez demain, c'est indispensable ; il faut que vous jugiez vous-même de l'effet de cette peinture.

— Je vous obéirai, monseigneur. »

Le lendemain, en effet, tout ce qu'Anvers comptait de personnages éminents se pressait dans la principale galerie du palais, au fond de laquelle le tableau, couvert d'un rideau, avait été placé sur une sorte d'es-trade.

Téniers vit en arrivant que le prince avait ménagé un triomphe là où il ne devait y avoir qu'une appréciation de quelques juges choisis. Mais quelle fut sa stupéfaction lorsqu'il aperçut Anne Breughel qui, tout interdite, rouge et les yeux baissés, entraînait conduite par ses trois tuteurs, Corneille Shut, Rubens et Van Balen ! A cet aspect, David voulut s'enfuir. Quelqu'un l'arrêta en riant : c'était Rubens.

« Où allez-vous, fugitif?... Prétendez-vous donc vous soustraire à votre gloire ?

— Je dois, dit David en regardant avec respect la jeune orpheline, me soustraire à un reproche mérité. »

En ce moment le rideau venait d'être enlevé, sur un

signe de l'archiduc ; des applaudissements bruyants éclataient de toutes parts, et chacun félicitait Téniers.

Les applaudissements redoublèrent lorsque Rubens, prenant sa pupille par la main, la conduisit malgré sa résistance vers le tableau, « afin qu'elle jugeât, dit-il, si la scène était exactement rendue. »

L'archiduc échangea avec Rubens un signe d'intelligence, et lui dit :

« Ne pensez-vous pas que celle qui sait si bien exercer la charité serait une digne châtelaine dans le manoir des Trois-Tours ? »

Anne baissa la tête.

David avait jeté un cri de joie.

« Ah ! monseigneur, dit-il, Votre Altesse me comble de bontés. Elle a compris que ce château, longtemps l'objet de mes vœux, avait fini par me paraître trop grand. Je le déclare ici, David Téniers serait heureux et fier d'unir son sort à celui d'Anne Breughel, l'amie des pauvres. Mais comment cela serait-il possible, lorsqu'en manquant à sa parole, il a dû encourir le déplaisir d'Anne Breughel ? »

La jeune fille leva sur le peintre ses yeux bleus comme l'azur du ciel, et lui dit de l'accent le plus doux du monde :

« Monsieur Téniers... je vous pardonne. »

ALFRED DES ESSARTS.

BIBLIOGRAPHIE.

VIE DE MADEMOISELLE DE MELUN, par M. le vicomte ANATOLE DE MELUN.

Depuis quelque temps, le dix-septième siècle est à la mode : M. Cousin remue la poussière des bibliothèques et les archives des monastères pour retrouver quelques vestiges de l'héroïne de la Fronde, de la belle madame de Longueville ; monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans, nous rend l'histoire de madame Acarie ; un éditeur intelligent, en offrant au public la *Vie des premières religieuses de la Visitation*, a restitué à la littérature française un charmant modèle de style, de grâce, de force et de naïveté ; M. de Melun, qui porte dignement le lourd fardeau d'un nom illustre, a retracé avec respect et amour la vie d'une femme de sa maison, signalée parmi les héroïnes de la charité dont s'honore le grand siècle de Louis XIV.

Ce fut surtout au commencement de ce siècle si brillant, alors que Pascal fixait la langue, que Corneille préludait à *Polyeucte* par le *Cid*, que Condé gagnait ses premières batailles, qu'eut lieu en France cette rénovation religieuse. Dans tous les rangs de la société, une nouvelle sève semblait circuler, et comme le disait Balzac, un des écrivains chéris de ce monde à la fois si chrétien et si aimable, *le sang de Jésus-Christ semblait bouillonner dans les veines de l'Eglise* ; toutes les classes se liguèrent pour faire le bien, pour réparer les ruines et les désastres qu'avaient laissés en France soixante années de guerre civile. Saint François de Sales fondait la Visitation, le cardinal de Bérulle l'Oratoire, M. Olier Saint-Sulpice, saint Vincent de Paul les lazaristes et les sœurs de la charité ; les femmes les plus nobles et les plus distinguées se

vouaient au service des pauvres et des petits : madame de Miramion, madame Legras, madame Fouquet, la mère du surintendant ; madame de Pollalion, la présidente Goussault, la duchesse d'Aiguillon, madame de Gondy, la princesse de Condé, mademoiselle de Lamignon, s'associaient, par l'expansion de leur dévouement, à ces hommes de foi, dont les œuvres puissantes ont traversé les siècles.

Mais toutes les âmes d'élite de cette époque n'agirent pas sur un vaste théâtre ; Paris et ses innombrables misères n'absorbèrent pas seuls ces héroïques dévouements. Il est des âmes, d'ailleurs, qui, pour la vertu comme pour le bonheur, désirent une étroite enceinte, un asile obscur et voilé aux regards curieux. Le monde ne les a point célébrées ; elles n'ont pas de place sur les autels ; elles n'ont été connues que d'une ville, d'un village, la vénération du voisinage veille seule auprès de leur tombeau. Parmi ces âmes amies de la solitude et du silence, et dont la mémoire n'a point péri, mademoiselle de Melun se distingue par le contraste entre la destinée que lui avait préparée le monde et celle que lui a faite la charité. Sa famille était ancienne et puissante ; elle était fille de Guillaume de Melun, prince d'Épinoï, et d'Ernestine d'Aremberg, tous les deux connus par l'ancienneté de leur maison, leurs alliances illustres, et recommandables par leur piété, leur charité et la noble simplicité de leurs mœurs. Anne de Melun reçut, au sein de sa famille, une éducation chrétienne et forte ; nommée, toute jeune encore, chanoinesse de Sainte-Vautrude de Mons, elle fortifia, dans la solitude et dans la prière, les instincts admirables dont Dieu l'avait douée. Deux routes s'ouvraient devant elle : elle pouvait se marier à quelque grand

seigneur de la France ou des Pays-Bas, mener une existence honorée et brillante, participer à tout ce que la société de son temps pouvait offrir d'attrayant et d'aimable; ou bien, retirée dans son paisible chapitre de Sainte-Vautrude, elle pouvait se créer une vie de repos, de calme, remplie par de faciles devoirs et des plaisirs permis, et couler dans cette retraite, qui formait un juste milieu entre le salon et le cloître, une suite de jours paisibles. Mais il fallait autre chose à cette âme ardente et dévouée que les illusions pompeuses du monde, ou la molle quiétude de cette vie demi-religieuse, demi-mondaine; en fait de bonheur, elle ne comprenait que celui qu'elle pouvait donner, et elle chercha les plus malheureux, les plus délaissés pour répandre sur eux et les trésors de sa fortune et les richesses plus grandes de son cœur.

A l'âge de trente ans, Anne de Melun quitta sa famille, changea de nom, et accompagnée d'un de ses frères, complice de son dévouement, elle alla se cacher chez les religieuses hospitalières de la Flèche, qui la reçurent au noviciat sans savoir qui elle était. Personne ne s'occupait d'elle, personne ne devinait que cette humble religieuse, qu'on connaissait sous le nom de la sœur de la Haye, appartenait à une famille princière, et les pauvres malades, admirant sa douceur, son adresse, son activité, s'écriaient en la montrant : « Ah ! que nous avons là une bonne servante ! »

Elle tomba malade, et s'affligea fort d'être servie au lieu de servir. Un jour, pour la distraire, on lui parla d'une petite ville voisine de la Flèche, la ville de Baugé, et d'un hôpital qu'une pauvre paysanne, nommée Marthe de la Beauce, essayait de bâtir en cet endroit, à grand renfort d'aumônes et de sollicitations. Les quatre murs de l'hôpital étaient bâtis, et la pauvre Marthe de la Beauce ne pouvait guère aller plus loin. Les hospitalières de la Flèche, pour amuser leur malade, vinrent lui raconter cette histoire, où la foi et la charité de la fille des champs paraissaient dans un si beau jour, et une d'elles demanda en riant à la sœur de la Haye s'il ne lui plairait pas d'aller soigner et diriger les pauvres à Baugé, dans cette magnifique maison, si bien bâtie, si bien meublée, si bien rentée. D'autres, plaisantant à la fois sur sa pauvreté et sur celle de l'hôpital : « Ne voudriez-vous pas, lui dirent-elles, en être la fondatrice ? — Oui, mes sœurs, répondit-elle avec un sourire plus grave; j'irai très-volontiers à Baugé, et j'espère de la bonté divine qu'il se trouvera une fondatrice de ce pauvre hôpital, que l'on dit être si abandonné. »

Ce mot décida de sa vie; elle ne se fit pas religieuse, afin de garder la libre disposition de ses biens. Mais, cachée toujours sous son nom emprunté, couverte de la protection de son frère qui ne l'avait pas quittée, elle alla à Baugé; elle vit la bonne Marthe, âme digne de comprendre la sienne, et en peu de mois, l'hôpital de Baugé, élevé, agrandi, enrichi comme par miracle, devint une des plus belles maisons hospitalières de France. Les magistrats de la petite ville, les pauvres admis à l'Hôtel-Dieu, les religieuses qui les servaient et auxquelles Anne de Melun prêtait son charitable concours, tous ignoraient encore quels étaient ces deux étrangers envoyés par la Providence au secours des malheureux, lorsqu'une circonstance bizarre et romanesque vint trahir ce secret si bien gardé.

En 1632, la ville d'Angers qui, dans les troubles de la Fronde, avait pris parti pour les princes contre la régente, fut assiégée par le maréchal d'Hocquincourt.

Pendant un passage de troupes à Baugé, une querelle s'éleva entre les habitants et les soldats; un soldat fut tué, et, suivant l'usage impitoyable de ce temps, la ville fut condamnée au pillage. Toute résistance était impossible, le feu venait d'être mis à un des faubourgs, et chacun n'attendait plus que la ruine et la mort.

Anne de Melun, après une courte prière au pied de l'autel, sort de l'hôpital dans son humble costume d'hospitalière, elle va trouver l'officier qui commandait les troupes de la régente; elle se nomme, et lui demande au nom de Dieu la grâce de la ville.

Cet officier connaissait le rang et la famille de mademoiselle de Melun. La vue de cette princesse, sous la robe d'une servante du Sauveur, son air si plein de douceur et de majesté, sa parole qui semblait inspirée, lui firent tomber les armes des mains. Il arrêta le pillage, interdit toute violence, et ordonna à ses troupes de sortir immédiatement de Baugé. Anne, en le remerciant, le supplie de ne pas trahir son secret; il le lui promet, mais il met à tout ce qu'il accorde une seule condition : il demande qu'avant leur départ, les soldats rendent à l'hospitalière les honneurs militaires. Il fallut bien y consentir. Le soir même, devant la sœur de la Haye, entourée des religieuses et des pauvres, à la porte de son hôpital, et au grand étonnement de la foule assemblée, le corps d'armée défila tout entier, les soldats présentant les armes et les officiers saluant de l'épée.

Les cris de joie et les applaudissements de la ville se mêlaient au bruit des tambours et de la mousqueterie. Chacun célébrait les louanges de cette sœur de la Haye, qui, dans un instant, faisait sortir de terre les murs d'un hôpital, et dont une seule parole désarmait les bataillons.

Cette histoire de la Fronde, si bien empreinte de la couleur romanesque de l'époque, ne vaut-elle pas mademoiselle de Montpensier, faisant tirer le canon de la porte Saint-Antoine, et madame de Longueville, ameutant, contre la reine et le *Mazarin*, la bourgeoisie parisienne ?

Le nom de mademoiselle de Melun ne pouvait plus être caché aux habitants de Baugé; mais dans la noble dame, ils ne virent jamais que l'humble et charitable hospitalière. Anne passa sa vie presque tout entière dans la maison qu'elle avait fondée; elle ne la quitta que pour aller remplir d'impérieux devoirs de famille; il faut lire, dans le livre de M. de Melun, le récit détaillé de cette noble vie, qui ne fut qu'un tissu d'actes généreux, dévoués et souvent héroïques; et l'on ne peut s'empêcher de ressentir un attachement respectueux pour cette femme, qui fut à la fois si simple et si grande, et dont la vertu si élevée et si pure eut un caractère tout particulier d'attrait et de bonté. La mort de mademoiselle de Melun fut sainte comme sa vie; elle mourut à Baugé, au milieu des religieuses qu'elle considérait comme ses sœurs, et des pauvres à qui elle avait donné son cœur, ses forces et ses richesses; l'œuvre qu'elle a fondée subsiste, et son souvenir toujours vivant, au sein de l'hôpital de Baugé, éternise son nom, ses vertus et ses bienfaits. Les religieuses, à chaque instant, répètent une de ses paroles, rappellent un de ses actes et paraissent obéir à sa voix; et si vous interrogez les pauvres malades, ils vous diront qu'ils doivent leur maison et les soins qu'ils y reçoivent à mademoiselle de Melun.

Nous désirerions bien que nos lectrices ne se bor-

nassent pas à cette trop brève analyse, et qu'elles pussent se procurer le livre de M. de Melun; elles y trouveraient, racontée avec la plus élégante simplicité, une histoire véritable qui a l'attrait d'un roman, une leçon de charité appuyée sur l'exemple, et un utile enseignement sur la partie trop peu connue du siècle de Louis XIV : — celle qui embrasse les œuvres de miséricorde, œuvres nombreuses, œuvres répa-

trices qui furent un contre-poids providentiel au luxe et aux fastueuses dépenses de cette époque. La vie de mademoiselle de Melun forme une partie très-achevée de ce vaste tableau, et en nous instruisant de faits presque ignorés, elle nous laissera aussi un ardent désir de devenir meilleurs, et peut-être suscitera-t-elle aux pauvres quelque dévouement charitable de plus.

M. F.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LA FARFALLA ED IL FANCIULLO.

Farfalla instabile
L'incerto volo
Or alta e rapida,
Or lenta e al suolo
Pel verde prato
Movendo va.

Con guardo cupido
Un fanciullino
Fiso la seguita
Nel suo cammino;
Finchè si posa
Su vago fior.

Allora tacito
Ver lei sen viene :
Il cor gli palpita
Fra tema e speme;
Vermiglio ha il volto,
Tremante il piè.

Il fior coll' avida
Man preme e afferra;
Col fior l'incauta
Farfalla serra,
Che al forte colpo
Quasi spirò.

Ebro di giubilo
Gli altri fanciulli
Richiama celere
Dai lor trastulli
Tutti li vuole
Vicini a sè.

La bella e nobile
Sua cara preda
Vuol che ognun sappia,
Vuol che ognun veda,
Vuol lontanente
Le ditar aprir :

E i color lucidi
Descrive intanto,
L'oro, la porpora
Del suo bel manto,
I pregi tutti
Di sua beltà.

Le palme schindere
Alfin risolve;
Ma un verme ignobile,
E poca polve
Sorpreso trova
Dentro la man.

LE PAPILLON ET L'ENFANT.

A travers une verte prairie, un papillon inconstant va dirigeant son vol inégal, tantôt élevé et rapide, tantôt lent et rasant le sol.

Fixant sur l'insecte un avide regard, un enfant le suit pas à pas dans son chemin, jusqu'au moment où le papillon se pose sur quelque fleur.

Alors sans bruit l'enfant s'approche : son cœur bat entre la crainte et l'espérance ; ses joues sont empourprées, son pied tremblant.

D'une main avide, il saisit et presse la fleur ; en même temps que la fleur, il serre sans précaution le papillon, qui sous cette rude étreinte est presque étouffé.

Ivre de joie, il invite en toute hâte les autres enfants à quitter leurs jeux ; tous il veut les voir autour de lui.

Il veut que chacun d'eux connaisse et voie la belle et noble conquête qu'il a faite ; ce n'est que lentement qu'il ouvrira ses doigts.

En attendant, il décrit les couleurs brillantes du papillon, l'or, la pourpre de son riche vêtement, tous les insignes de sa beauté.

Enfin, il se décide à ouvrir ses doigts. Mais, à sa grande surprise, il ne trouve dans le creux de sa main qu'un ignoble ver et un peu de poussière!

« Quando fu l'amato insetto
 » Dal fanciullo in mano stretto,
 » La bellezza sua finì.
 » Vil seguace del diletto,
 » Posseduto il caro oggetto,
 » Anche a te segue così ! »

GIOVANNI GHERARDO DE ROSSI.

Quand l'insecte a été pressé par la main de l'enfant,
 adieu sa beauté. Voilà ce qui t'arrive, ô toi qui poursuis en
 aveugle le plaisir, dès que tu atteins l'objet de tes vœux !

Mlle LOUISE MERCIER.

LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Septembre 18...

Nous voici établis à la Ronde. Notre domaine se compose d'une tour ronde, et qui, probablement, a donné son nom au château ; cette tour, éclairée par des meurtrières, ne renferme plus qu'un cabinet au rez-de-chaussée, et un large escalier, qui se déroule d'étage en étage, reliant les deux corps de bâtiments, d'origine assez moderne, qui s'appuient aux vieux débris de la forteresse féodale. Un de ces bâtiments nous sert de demeure et se compose d'un grand salon, d'une plus grande salle à manger, et a sept ou huit chambres à coucher, le tout peint, décoré et meublé dans le style du dix-huitième siècle. L'autre bâtiment renferme la cuisine et le ménage de la ferme : là, donc, les étables à la saine odeur, une bergerie, une grange, les pressoirs pour la vendange et les greniers remplis de gerbes. Autour de notre maison, demi-aristocratique, demi-champêtre, s'étend un vaste jardin à la française, mais planté de si vieille date que les charmilles ont presque acquis la majesté d'une forêt ; à droite est le verger, tout rempli des richesses automnales ; à gauche, le potager, où se confondent des salades, les raides artichauts, les blancs choux-fleurs, les sombres choux rouges et la multiple famille des haricots. Un vivier nous donne d'excellent poisson ; Julien, Albert et même mon petit frère Léon ne nous laissent manquer ni de lièvres ni de perdreaux, et pour donner le dernier trait à ces images d'abondance, j'entends d'ici les fléaux retentissant sur l'aire et foulant les moissons nouvelles, et les petites vendangeuses passant sous ma fenêtre avec leurs hottes chargées de raisins. Le temps est admirable : nous jouissons de ces *jours de cristal* de l'automne que madame de Sévigné aimait tant : dans le ciel d'un pâle azur moutonnent des nuages blancs ; les fils de la Vierge, mélancolique parure des derniers beaux jours, descendent des fuseaux de la céleste fileuse ; les arbres se nuancent de teintes chaudes et diaprées ; l'orange et l'incarnat émaillent le verger et les treilles, et les chrysanthèmes, les dahlias, les marguerites ont remplacé, dans les massifs du parterre, les roses et les lis. Nous passons nos journées hors de la maison, sur la terrasse, au jardin, dans le verger ; les enfants jouent, ma mère se promène un peu ; je veille sur mon petit Léonce, qui, couché sur un tapis, essaie ses membres, et souvent, souvent en le voyant si fort et si beau, je pense à sa sœur et une larme m'échappe. Je l'essuie bien vite, car je ne veux pas attrister ceux que j'aime du deuil que je garderai toujours au fond du cœur ; d'ailleurs, je me dois en ce moment tout entière à ma mère... elle renaît

sous l'influence de cet air bienfaisant, de ce doux soleil ; ses forces reviennent, je la trouve moins pâle, et mon père me serre quelquefois la main d'un air de joie et de confiance. Pauvre père ! que ferait-il si... ? Leur union est si étroite ! ces deux cœurs sont si intimement soudés par les plus intimes fibres ; trente ans de confiance et d'amour les ont rendus si indissolubles l'un à l'autre, qu'ils ne pourraient vivre séparés ! Cette admirable affection conjugale, que rien n'a pu amoindrir, ni l'âge, ni le déclin des forces et de la beauté, à laquelle les malheurs endurés en commun ont donné la solidité de l'airain, affection si noble et si légitime qui, après avoir rempli deux existences, doit être couronnée dans l'éternité, m'inspire un attendrissement profond et une émulation admirative. Je veux que nous puissions léguer à nos enfants de semblables exemples, et qu'un jour ils puissent dire : Oh ! comme notre père et notre mère s'aimaient !

Septembre 18...

Je n'aurais pas cru, il y a quelques années, pouvoir m'intéresser à une question de jurisprudence ; mais j'ai appris depuis que, par la force de la loi conjugale, la femme hérite ce qui intéresse l'époux, et que les questions les plus abstraites peuvent captiver l'esprit le plus frivole, lorsqu'elles occupent celui dont on porte le nom et qu'on aime uniquement. Or, mon mari, dans les quelques loisirs que lui laissent ses plaidoiries et ses travaux de cabinet, a étudié une question de droit, et voici que presque un livre entier est sorti de ses studieux loisirs. Je suis ce travail avec un intérêt extrême ; j'étudie, dans la mesure de mes petites facultés, cette question des *Testaments*, car telle est la matière qu'il a entreprise ; je recopie, de ma plus belle main, chaque page de son traité, et je jouis délicieusement en voyant combien mon mari m'est supérieur par la force, la lumière et la rectitude de son intelligence. Combien je plains les femmes qui cherchent à changer les rôles, à dominer celui avec lequel elles peuvent, tout au plus, partager l'autorité, et qui, fortes de leur faiblesse même, se prévalent de cet empire usurpé ! La dignité des deux époux périclite d'ordinaire dans ce conflit d'autorité. Milton l'a dit admirablement : Adam est né pour l'empire, Eve pour la soumission et les grâces... J'accepte volontiers, au moins la première partie de cette proposition : heureuse de vivre soumise, plus heureuse encore puisque l'affection me rend l'obéissance facile.

Septembre 18...

Mon Robert vient de faire une action charmante

qui nous a tous comblés de joie. Il jouait au jardin avec sa sœur et le petit Adolphe ; ils étaient confiés pour quelques instants aux soins d'une jeune domestique. Antoinette et Robert cherchaient et classaient des graines de réséda, des pois de senteur, etc. ; Adolphe jouait sur l'herbe avec un petit chien, son compagnon fidèle. Nous, les mamans, nous étions fort tranquilles, car nous avions surabondamment répété à la bonne : « Prenez bien garde à la pièce d'eau ! ne quittez pas les enfants ! » mais la bonne causait, dans une allée écartée, avec une petite vachère, sa *payse*, et Adolphe se rapprochait de plus en plus du bassin aux poissons rouges. Soit mouvement trop brusque de l'enfant, soit caresse trop vive du petit chien, Adolphe perdit l'équilibre. Un faible cri retentit, et Robert, en se retournant, ne vit plus son cousin... Aussitôt mon fils vola vers le bassin, il aperçut la blouse de couteil d'Adolphe surnageant à peu de distance de la rive, et il descendit sans hésiter la pente gazonnée qui s'étend jusqu'au fond de la pièce d'eau. Il avait de l'eau jusqu'à la ceinture ; mais mon courageux enfant n'avait pas peur. Il appuya solidement ses pieds, se retint avec la main gauche à la rive, et avec la droite, saisit et attira à lui le corps d'Adolphe. Dès qu'il l'eut étreint, il le traîna avec de grands efforts jusque sur la terre ferme, et là, redevenant enfant, mon Robert se prit à pleurer. La servante était accourue, et jetait de grands cris qui parvinrent à nos oreilles. Nous accourûmes, mais Henriette, pressée par l'instinct du cœur, me devança. Elle vit son enfant étendu sur l'herbe, pâle, les yeux fermés... elle se jeta sur lui, l'enleva dans ses bras avec un cri qui sortait des entrailles... Robert courut à moi, et me dit à travers ses larmes : « Maman, il vit ! il n'est pas noyé ! » Je devinai tout, et je ne puis dire quelles actions de grâces j'élevai au ciel, en embrassant mon cher, mon généreux enfant... Ses larmes avaient cessé, il riait en se suspendant à mon cou... Mais Henriette me réclamait, j'accourus à elle... Son Adolphe ouvrait les yeux... On le porta à la maison, mais dès que les premiers soins l'eurent complètement rendu à la vie, Henriette voulut voir Robert, et sa reconnaissance, un instant suspendue par ses larmes, s'exprima avec une effusion touchante. Antoinette était glorieuse de son frère !

Ils ne seront malades ni l'un ni l'autre, ces chers enfants ; Adolphe, bien frictionné, bien réchauffé, dort du sommeil le plus paisible ; Robert joue et court avec sa sœur. Nous sommes tous occupés de lui, mais en son absence, car nous craindrions, par un excès d'éloges, de flétrir la simplicité avec laquelle il a fait cette bonne action. On l'a bien séché d'abord, bien caressé ensuite, et puis on l'a envoyé jouer. Ma mère voulait congédier Nanette, la servante dont la négligence nous a causé tant de frayeur et tant de joie ; mais les enfants ont si ardemment prié, qu'il a bien fallu lui faire grâce.

Septembre 18...

Le séjour de Henriette à la campagne n'interrompt pas le cours de ses *opérations*, et son zèle charitable trouve tous les jours à s'exercer. Sa santé exige de longues promenades, et elle en profite merveilleusement. Suivie de Robert, qui est maintenant son chevalier fidèle, tantôt elle va consoler et réjouir quelque pauvre infirme, quelque vieillard délaissé ; tantôt elle va causer avec les petites pastoures qui gardent les chèvres et les vaches ; elle tâche de leur apprendre

leurs prières et de leur montrer à tenir l'aiguille ; j'ai découvert qu'elle allait tous les matins, seule, panser une pauvre femme qui porte à la jambe un ulcère affreux ; son mari connaît son secret et il a le bon esprit de la laisser faire... Le joli petit panier à ouvrage qu'elle emporte partout cache bien des mystères : c'est là qu'elle met les confitures, les fruits, les demi-flacons de vin vieux, les livres, les images dont elle réjouit le cœur de ses clients... Le soir, à la veillée, elle travaille à une charmante garniture d'autel, destinée à l'église du village, car la maison du bon Dieu est bien pauvre aussi ; en se promenant au jardin, elle fait de gros bas de laine pour ses vieillards... Elle a inspiré, le croirait-on ? le même zèle à ma petite Antoinette, qui s'exerce à tricoter des chaussons pour le père Joseph ou la mère Ursule... Il est vrai que cette belle ardeur n'est pas tout à fait désintéressée, car la mère Ursule donne des mûres à Antoinette, et le père Joseph a promis de lui élever un bouvreuil... un bouvreuil qui chantera ni plus ni moins qu'un merle !

Ce matin, je suis allée avec Henriette à la ferme. Nous avons trouvé la fermière fort soucieuse et en grande conférence avec ses servantes. « Qu'avez-vous donc ? lui dis-je ; vous paraissiez tout en émoi. — Ce n'est pas sans cause, mesdames, répondit Françoise. V'là que toutes nos bêtes meurent... Quoi ! la Noire est crevée hier, la Rousse et la Blanche sont sur le flanc ; l'étable sera bientôt vide... et dire que l'*affranchisseur* (1) n'y connaît rien ! — Il faudra en parler à mon père ; il fera venir un bon artiste vétérinaire. — Sauf votre respect, il n'y verra goutte, dit une vieille servante de fer ne qui a son franc parler. Mais moi, je connais quelqu'un qui pourrait guérir nos bêtes. — Qui donc ? — C'est une femme, la grande Gothe, qui était autrefois une grande fermière ; elle a perdu ses biens, rapport à la mauvaise conduite de son mari ; mais elle a un secret, un fameux secret qui la fait vivre. — Quel est ce secret ? dit Henriette. — Ah dame ! je n'en sais mie, mais elle guérit toutes les bêtes là où elle va. Elle leur fait des breuvages, quoi ! avec des herbes qu'elle ramasse dans les champs, et on lui donne cent sous par chaque bouteille de médecine. — Je l'ai fait quérir, ajouta Françoise. — La voici ! » dit Colette la petite vachère, d'un air assez épouvanté et en se serrant contre ses compagnes.

La grande Gothe était une femme de cinquante ans, brune, maigre, l'air mystérieux et solennel. Elle nous fit en entrant une profonde révérence, et je lui demandai à brûle-pourpoint s'il était vrai qu'elle possédât un remède pour guérir les bestiaux malades. « Un remède qui vient des anciens, me répondit-elle d'un ton grave et pénétré. — L'avez-vous apporté ? — Non, madame, je dois le faire sur place ; je trouverai ici, dans le pré, les herbes qu'il me faut. — Il ne faut pas seulement des herbes, n'est-ce pas, Gothe ? dit Françoise d'un ton craintif. — Des herbes qui ne seraient pas cueillies d'une certaine manière n'auraient pas de vertu, c'est sûr et certain, répliqua Gothe. — Que voulez-vous dire par là ? demanda Henriette avec sa voix douce et ferme. Expliquez-vous, Gotha ? — Eh bien ! je cueille mes herbes de la main gauche, je les lie avec des pailles mises en croix, et je dis dessus certaines paroles, que je ne vous raconterai pas, petite

(1) *Affranchisseur*, nom qu'on donne au médecin vétérinaire dans certaines campagnes.

dame, car c'est là le grand secret. — C'est de la superstition ! s'écria Henriette indignée. Nous ne souffrirons pas cela chez nous, Françoise ! — A votre volonté, répondit Gothe avec insolence ; je ne vous force pas de payer mon remède, et toutes vos bêtes pourront crever sans que je m'en mette en peine. En tous cas, vous pourrez appeler Cyprien le berger ; il fera un rond sur la terre, il y écrira les vingt-quatre lettres de l'alphabet ; sur chaque lettre il mettra un grain de blé, et il placera une poule noire au milieu du rond, et par les grains qu'elle mangera on pourra savoir le nom de celui qui a jeté un sort à vos bêtes... ce sera une consolation... Au revoir, petite dame ; au revoir, Françoise ; j'avais rencontré un lièvre ce matin, j'aurais dû me douter que la journée n'aurait pas été bonne... »

Elle s'en alla en branlant la tête. Françoise et les servantes paraissaient consternées. « Elle nous jettera un sort, bien sûr, elle est si méchante ! » dit l'une d'elles. Je me mis à rire. « Vous ne croyez pas aux sorts, madame ? demanda Françoise. — Ni aux breuvages ? ajouta la vieille servante. — Ni à Cyprien le berger, qui est si savant ? ajouta une autre. — Il faut bien croire à quelque chose, dit gravement la petite Colette. Moi, d'abord, je crois aux songes, et j'ai bien peur de Cyprien qui jette des sorts et qui va au sabbat. Ma grand-mère avait vu son grand-père, à Cyprien, qui était loup garou ! exclama la servante. — Ces dames savent bien qu'il y a des revenants ! dit Françoise, et des sorciers et des devins, qui lisent dans le grimoire. — Ces dames savent qu'on peut voir en songe son futur mari, en mettant un miroir sous son oreiller, c'est connu, cela ! ajouta Colette d'un air capable. — Et que le vendredi est un mauvais jour, et qu'il ne faut pas faire la lessive pendant la semaine sainte, de peur de mourir dans l'année ! »

Toutes ces exclamations étaient parties comme un feu de file, sans nous laisser le temps de placer un seul mot. Nous nous regardions, ébahies d'abord, attristées ensuite ; enfin, Henriette prit la parole, et dit : « Ma bonne Françoise, ma sœur et moi nous croyons en Dieu et en la sainte Eglise, mais nous ne croyons ni aux sorciers, ni aux loups garous, ni aux revenants. Si les breuvages de la grande Gothe sont salutaires, c'est aux plantes qu'elle emploie et non aux simagrées qu'elle y mêle, qu'ils doivent leur vertu. Il y a du péché, de l'offense envers Dieu, ma bonne Françoise, dans de pareilles superstitions, c'est fort triste... — Dame, on nous l'a appris ainsi de jeunesse, et nous le croyons, dit Françoise. Mais ces bêtes malades, qu'en feront-nous, chères dames ? — Nous allons envoyer chez le vétérinaire, » dis-je.

Nous sortîmes ; ma sœur était très-préoccupée de ce qu'elle venait d'apprendre ; cette ignorance de nos pauvres paysans l'attristait profondément. « Si incrédules aux touchants mystères de notre religion, disait-elle, et si accessibles aux plus ridicules superstitions ! »

Elle en parla à mon père, à son mari, au mien, au curé de la paroisse, invoquant leur secours à tous pour combattre ce fléau de l'âme. « Il faut instruire la jeunesse ! » fut la réponse commune. Or, le village ne possédait qu'un instituteur primaire ; les petites filles, les mères de la race future, sont abandonnées à elles-mêmes et grandissent dans une ignorance presque complète ; les contes de la veillée sont à peu près leur seule nourriture intellectuelle. Là était le mal, car les enfants se souviennent toute leur vie de ce qu'ils ont appris sur les genoux de leur mère... Henriette, d'ac-

cord avec son mari et avec le vieux curé, organisa une grande conspiration ; elle dressa ses batteries, et nous consentîmes tous à souscrire pour l'érection d'une école de filles, tenue par les sœurs de la Charité. Mon père donna, pour l'école et le logement des pieuses institutrices, un pavillon qui se trouve à l'extrémité de la propriété, et tout près du village ; ma mère fournira le linge et le mobilier ; Albert et Julien donnent de l'argent ; les bonnes sœurs auront de plus un ouvroir pour les jeunes filles, et celles-ci iront faire chez les filles de Saint-Vincent les veillées d'hiver. La mission spéciale de nos maitresses sera : d'enseigner les commandements de Dieu et de l'Eglise, de combattre les superstitions villageoises, et d'apprendre aux petites filles la couture et les reprises.

Nous attendions beaucoup de bien de cet établissement, que l'on devra au zèle et à l'activité de Henriette. Ma mère a grandement applaudi à ce projet... Ajoutons que la *Rousse* et la *Blanche* sont guéries, grâce à l'*affranchisseur* de la ville.

Octobre 18...

Le soleil pâlit, les premières pluies ont fait tomber les feuilles, et le manteau doré dont l'automne avait couvert les forêts et les jardins s'étend maintenant sous les pieds des passants, souillé d'eau et de fange. Mais la nature reprendra la vie, les bois se couvriront, après l'hiver et les neiges, d'une nouvelle et plus fraîche parure... Seul, l'homme ne renait pas, et arrive à l'hiver de l'âge, les beaux jours qu'il attend ne se lèveront plus que sur d'autres rives. Je suis mortellement triste... est-ce influence de la saison ? serait-ce pressentiment ?

Octobre 18...

L'ombre des mauvais jours s'était projetée jusqu'à moi... La santé de ma mère, un instant ranimée, déclina d'une manière visible... Elle ne quitte plus sa chambre...

Octobre 18...

Je n'ai pas le courage d'écrire, car je n'ai pas la moindre espérance, et mon père lui-même n'ose plus en conserver. Quel changement en quelques jours !

Octobre 18...

Elle m'a gardée auprès d'elle cette nuit, elle a voulu me parler, elle a écrit son testament dans mon cœur. « Isabelle, m'a-t-elle dit, tu ne peux pas t'abuser sur ma position ; tu as vu souffrir et mourir, et tu sais que le bon Dieu me rappelle à lui... Mon enfant chérie, adorons sa volonté, le bon Maître sait ce qui convient à chaque créature. Je le bénis de toute mon âme pour tous ses bienfaits, pour la vie qu'il m'a donnée, pour l'éducation chrétienne que j'ai reçue, pour les soins et les conseils des bons parents qui m'ont entourée et que je vais aller rejoindre... Qu'il soit béni pour l'époux qu'il m'a donné dans sa bonté, béni pour vous, mes enfants, ma consolation et ma joie ; béni pour les peines, béni pour les satisfactions de la vie, béni pour cette heure de la mort qui me ramène à lui ! béni en toutes choses, car il fait concourir les biens et les maux au salut de ceux qui l'aiment ! »

Elle s'arrêta épuisée, mais les yeux animés d'une dernière et plus vive ardeur. « Mon enfant, repit-elle après un instant de repos, souviens-toi de ces pa-

roles que nous avons lues autrefois : *O mort ! que ton conseil est bon !* Je les médite sans cesse, et éclairée par ces conseils funèbres, je te répète, de ce lit que je ne quitterai plus et d'où l'on juge si bien les choses humaines : Ma fille, aime toujours ton Dieu ! tout est là...

Je lui serrai la main ; elle continua : — Je prierai pour toi, pour ton bon mari, pour tes petits-enfants... Je ne te dis pas de consoler ton père ; je le connais, ce cœur si longtemps lié au mien : il ne se consolera pas, mais cette séparation, si pénible à la nature, sera de courte durée... Bientôt nous serons réunis, éternellement réunis auprès de Dieu !... Quelle pensée ! quelle félicité !... Je laisse Albert aux soins de l'ange terrestre que le Seigneur lui a donné... Henriette nous l'amènera au ciel... Mon pauvre Léon !... J'aurais voulu vivre pour lui, afin de lui servir quelque temps encore de guide et d'appui, afin de le voir marié à son tour... Dieu ne le veut pas... son saint nom soit béni !... Tu trouveras dans ma petite cassette un registre où sont écrits les noms de mes pauvres : je te les lègue, Isabelle, ainsi qu'à Henriette... Je te recommande en particulier Eugénie, ma petite filleule, à qui je voulais faire apprendre un état... je l'en laisse le soin et la surveillance... Je voudrais bien que vous pussiez continuer toutes deux à fournir à quelques pensions que je payais à de pauvres vieillards infirmes... l'enfance et la vieillesse du pauvre sont si délaissées !... Puis, ma fille, tu prieras, tu feras prier pour moi... Ne m'oublie pas devant le Seigneur !...

Je ne pouvais lui répondre ; elle me serrait la main d'une faible étreinte, et me disait : — Chère enfant, tu m'as bien aimée... tes enfants t'aimeront à leur tour... quand tu me pleureras, lève les yeux au ciel... c'est là le séjour où la douleur et la mort n'entrent plus... O mon Dieu ! daignez y recevoir votre pauvre servante !...

Ses forces s'éteignaient, mais pendant toute la nuit, elle parla, en phrases entrecoupées, de Dieu et du ciel... par fois, un demi-sommeil s'emparait d'elle, et alors elle nous nommait tous, nous qu'elle aime... Une fois, après un instant de repos, elle se réveilla avec un sourire indicible, et me dit : Je rêvais, il me semblait que j'étais dans le jardin de mes parents, ce beau jardin où fleurissaient tant de roses, où les pêches venaient si belles sur les espaliers... mon père, ma mère étaient là... je revoyais leurs visages aimés, disparus depuis longtemps, et ils me disaient : — Te voilà enfin !... J'étais heureuse... et je me suis réveillée... je voudrais revoir ce beau jardin...

Ce discours me navrait : les paroles des mourants ont tant de force et de simplicité ! et je sentais que bientôt elle reverrait les jardins de ses rêves... Tout en elle est calme, pur, pieux ; elle achève tranquillement une vie sans tache, elle s'avance sans frayeur vers un avenir dont jamais elle n'a douté !... Oh ! que la mort du juste est belle ! j'admire et je pleure ! Quelle âme, quel exemple, quelle affection, hélas ! nous pardons !

1^{er} Novembre 18...

Elle est allée au ciel célébrer cette fête et se mêler aux phalanges des cœurs qui aiment et suivent le Seigneur. Sa mort a été aussi belle que sa vie ; elle est heureuse ; mais nous ! perdre en une année sa mère et son enfant... j'étouffe... ma mère ! je ne la verrai plus... cette parole si douce est éteinte ! cette main qui m'a bénie ne se lèvera plus sur mon front ! ces yeux ne me regarderont plus... Quelque chose de moi meurt avec elle...

2 Novembre 18...

Je l'ai vue dans son cercueil, belle encore, car les promesses de l'éternité reposent sur ce bienheureux et calme visage. Je prie pour elle et je la prie... Mon Dieu ! recueillez-nous tous dans votre sein, auprès de ma mère...

10 Novembre 18...

Elle repose dans le cimetière du village, et notre place, à nous, est marquée auprès d'elle, à l'ombre de la croix. Je pense toujours à sa mort, si solennelle et si calme ; je vois l'expression de ses traits, après qu'elle eût reçu en son âme le *gage de la gloire future*, et il me semble que si les saints disaient à leurs derniers moments : *Je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir !* ma mère aurait pu dire aussi ces étonnantes paroles : Mon Dieu ! faites-nous mourir de la mort des justes ! que notre fin ressemble à la leur !

Que mon mari a été bon pour moi en ces jours de deuil !... et mon pauvre père ! c'est à lui qu'il nous faut songer maintenant...

15 Novembre 18...

Nous quittons la Ronde, où nous étions arrivés si joyeux et d'où nous partons si tristes. Il le faut... Albert et Henriette vont demeurer chez mon père ; il ne sera pas seul, mais pourra-t-il vivre, n'ayant plus la moitié de sa vie ?...

(La suite à un autre numéro.)

LE TALISMAN DE LA FÉE DELNAÏ.

CONTE.

I

REINE ET BERGER.

Il était une fois un beau royaume qu'on appelait la Wolomiska : c'était au temps des fées. Le Dolman, grandiose et magnifique, coupait le royaume en deux

VINGT-TROISIÈME ANNÉE, 5^e SÉRIE. N^o X.

parts. Les eaux de ce fleuve enfantaient des fleurs et des fruits merveilleux ; tous les rêves de la pensée prenaient sur ses rives une forme réelle.

Une jeune fille régnait seule en ce séjour ; on la nommait Noëlie. Elle avait vingt ans, point de mère, point d'amie, et le soir, quand la brise endormait les flots du Dolman, on entendait la voix de l'onde qui

20

répétait les soupirs de la reine : « O martyre ! ils sont tous à mes pieds, ils me disent heureuse, et mon cœur au dedans de moi a peur, peur parce qu'il est seul. Qu'importent la grandeur et l'or à l'enfant abandonné dont nul n'a guidé les pas ? O immortels ! génies du pardon et des larmes, qu'ai-je fait pour que l'on me condamne à n'avoir pas une âme pour conseiller mon âme ? »

Ainsi disait la reine dans le secret de sa riche demeure, et les étrangers passaient et repassaient sans l'écouter. Un seul être en ce vaste royaume consolait Noëlie.

C'était un enfant de douze ans, Valski, le page de la reine. Il était fils d'Odelli, simple bergère, à qui des mains mystérieuses avaient autrefois confié l'enfance de la fille des rois, longtemps inconnue de ses propres sujets.

Odelli avait aimé et allaité la reine, et la reine, en souvenir de ce premier amour, avait dit à l'enfant : « Fils d'Odelli, viens près de moi pleurer ta mère qui n'est plus, viens ! Aux yeux de la Wolomiska, tu seras mon page, mais dans mon cœur tu seras mon frère. »

Valski, obéissant comme tout ce qui aime, avait quitté sa paisible chaumière, et, sous le riche manteau du page, il servait la reine et pleurait Odelli. Souvent triste au milieu de ses nobles travaux, il songeait aux jours de son enfance et croyait voir encore Noëlie, en habit de bergère, partager avec lui son pain et ses jeux. La noble fille, alors cachée à tous et à elle-même, était déjà, pour Valski et sa mère, un être à part, une maîtresse, une reine.

Un jour, tandis que Noëlie dormait dans son humble berceau, la nourrice fidèle avait vu successivement apparaître deux fées : Gorgouille et Delnaï. L'une génie du mensonge, l'autre génie de la vérité. Gorgouille avait maudit l'enfant, Delnaï l'avait plainte ; mais toutes deux, penchées sur le berceau, avaient dit : « Tu seras reine, tu souffriras ! »

Deux fois tombée des lèvres immortelles, la fatale prédiction s'était gravée dans le cœur d'Odelli, et plus tard, de peur que son fils ne vit en sa compagnie une simple enfant des champs, elle lui avait répété mille fois :

« Noëlie sera reine ! Noëlie souffrira ! »

Grandeur et souffrance, diadème et martyre, ces mots se confondaient dans l'esprit du berger, et croyant ne plus aimer la reine, tant il la respectait, il s'était fait son serviteur.

Quand mourut Odelli, le pâtre quitta sans regrets sa chaumière et son pays. Où est ce qu'on aime, là est la meilleure patrie ! Qu'avait aimé Valski ? Deux êtres : l'un était allé l'attendre au delà de la vie, l'autre montait sur un trône et dominait les rives du Dolman. C'est sur les marches de ce trône que l'enfant coulera ses jours, jusqu'à ce que les génies du souvenir lui permettent de revoir Odelli.

O mystère ! honneurs, victoires, tout concourt au bonheur de la jeune fille, et, dans ce vaste empire, à peine a-t-elle un cœur, le cœur d'un berger ! Lui seul a pour la reine un regard compatissant, lui seul comprend qu'au faite des grandeurs on peut souffrir.

Une femme, il est vrai, se dit la confidente et l'amie de sa souveraine ; c'est Ourika ; mais l'orgueil ne tient pas lieu d'amour. Noëlie ne lui confie qu'à demi sa pensée ; elle n'est pas sûre de ce cœur qui paraît soumis et fidèle, elle ne se sent point véritablement aimée. Néanmoins Ourika passe pour la plus fortunée

des mortelles, le parfum de l'encens lui suffit. Elle aime les intrigues de cour, elle caresse du regard la belle idole de la Wolomiska ; mais la flatterie, le mensonge, la duplicité, sont les filets redoutables dans lesquels elle cherche à enfermer cette idole.

Et Noëlie, fille des solitudes, hésite entre l'abandon et le semblant de l'amitié. La flatteuse Ourika n'a point endormi la reine, mais une indicible mollesse est née de ses adroits discours. On a dit à Noëlie que ses guerriers avaient porté son nom victorieux jusqu'au fond des déserts, elle a souri. On lui a dit qu'un sage vieillard à qui elle avait confié l'administration du royaume ne méritait par ses censures que l'exil et l'oubli : l'exil et l'oubli sont tombés sur lui ; et la terrible Ourika a fait peser sur un grand peuple le poids de sa perfidie.

Mélange de pleurs et de sourires ! La reine a demandé : Où donc est le bonheur ? Et son cœur innocent a dit : Le bonheur n'est pas dans la flatterie, mais dans la vérité. Hélas ! aucune voix, pas même la voix de son cœur, n'a répondu quand elle a dit : Où est la vérité ?

Un jour que, solitaire dans la foule, la reine avait reçu l'hommage de son peuple, elle rentra malheureuse dans son palais, et se mit à pleurer, comme un enfant lassé de ses jouets désire un bien dont il ne connaît que le nom.

Pendant que Noëlie pleurait, de petits pas se font entendre, humbles comme les pas du dévouement, pressés comme les pas d'une respectueuse compassion. La reine a deviné qui s'approche, ils sont si tôt comptés ceux qui s'empresent auprès des grands lorsque l'heure de la magnificence est passée ! Valski paraît devant son illustre maîtresse, il ose à peine lui parler ; mais, comme témoignage unique de son innocent servage, en la voyant pleurer il pleure, et la reine est consolée.

Pouvoir d'une larme ! une larme console un être accablé de tristesse. La fille des rois attache son regard sur le regard de l'enfant. « Valski, dit-elle, toi seul m'as vue pleurer, toi seul es mon ami. »

Le page s'incline ; instinctivement sa pensée retourne à la pauvre chaumière où vivait autrefois Noëlie. Là il se sent plus fort. Aujourd'hui qu'elle est reine, elle a pour la saluer les clameurs d'un grand peuple, pour la soutenir cent mille bras armés ; autrefois pour la servir elle n'avait qu'Odelli et son fils : c'est pourquoi Valski n'a pas peur quand il se souvient du passé.

Bonne et sincère, Noëlie ne feint pas devant son frère de lait un bonheur qu'elle ne connaît point. Elle entr'ouvre son âme. Valski compte les plaies qu'ont faites les grandeurs, et sa voix enfantine dit quelques mots tout bas, de ces mots qui ne sont rien, mais que la foule ne dit pas. Tout à coup Noëlie pensive s'écrie : « Bon page, où est la vérité ? »

— Princesse, répond Valski, un enfant ne peut avoir ni science ni sagesse ; mais je me souviens d'une histoire que ma mère m'a contée.

— Parle, fils d'Odelli.

— C'était dans le repos d'une admirable nuit. La reine enfant dormait dans un berceau de feuillage et de fleurs ; ma mère veillait pour elle ; moi, je n'étais pas né. Une fée apparut aux yeux étonnés d'Odelli. Un manteau blanc tombait sur ses beaux pieds, un diadème ornait son front ; elle était calme comme sont les génies d'espérance. Ma mère, pâle de sur-

prise, n'osait l'interroger; mais parce que son cœur était pur, l'immortelle lui parla.

« — Je suis Delnai, dit-elle, je suis la vérité. Ne crains pas. Seule, tu as aimé l'enfant qui n'avait point d'ami. En récompense un fils te sera donné qui te tiendra lieu de celui que tu as perdu. »

— La fée n'était pas mère; un fils ne se remplace pas!

Elle ajouta, vous regardant avec amour :

« Puis cette enfant sera reine, cette enfant souffrira! La flatterie l'enveloppera comme un réseau, le secret des cœurs lui sera caché; elle sera malheureuse, ainsi le veut mon ennemie, l'impitoyable Gorgouille; mais j'ai pitié de la reine à cause de toi, Odelli! Si jamais elle perd courage, qu'elle vienne à moi dans la grotte des Pleurs. » Ma mère allait parler... elle ne vit plus rien qu'un nuage embaumé; et la reine dormait.

— Et la reine dormait? dit Noélie rêveuse. Enfant, ta voix est douce comme le vent du soir. Je veux aller dans la grotte des Pleurs: guide mes pas, je te confie la reine. »

II

LA GROTTE DES PLEURS.

Un pâtre guidait une bergère dans un sentier obscur, tous deux marchaient en silence: l'enfant hardi, la bergère timide. Pourquoi si timide? Hier, elle était fière; hier, elle était reine; aujourd'hui reine encore, elle se cache sous les habits d'une fille des champs. Que cherche-t-elle? la vérité.

Après mille fatigues, les voyageurs arrivent à l'entrée d'un souterrain. Ils pénètrent, non sans quelque frayeur, sous ces voûtes obscures. La royale bergère saisit la main de Valski.

« Mon frère, j'ai peur !

— Pourquoi craindre? répond l'enfant. Cette grotte, il est vrai, est visitée par deux fées ennemies; mais à ceux qui cherchent la vérité Gorgouille n'a jamais apparu. »

Ainsi disait le page, et Noélie avançait à pas lents. Tout à coup une scène étrange frappe ses yeux: une fille, au front impassible et sans tache, se tenait au fond de la grotte; un vêtement de couleur sombre, un voile de lin, une couronne de feuillage, telle était sa parure, et sous ce costume sévère elle était si belle, qu'on se sentait à son approche saisi de respect.

« Qui es-tu? dit-elle à l'étrangère.

— Je suis Noélie la bergère. Et vous, comment vous nomme-t-on ?

— Irène.

— Votre âge ?

— On ne l'a point compté.

— Votre pays ?

— Aucun ne me réclame.

— Le nom de vos parents ?

— On ne s'en est pas souvenu.

— Où donc votre vie s'est-elle écoulée ?

— Aimée d'une immortelle, j'ai vécu seule en ce calme séjour; je n'ai point su le mal, et rien en moi n'a troublé la paix.

— Quelle est cette immortelle qui vous a protégée ?

— C'est Delnai, la vérité.

— Sachez-le, noble Irène, j'ai longtemps suivi les détours du Dolman pour venir implorer Delnai.

— Bergère, si tu ne cherches pas uniquement la vérité, garde-toi de rester ici ! Cette grotte appartient à deux fées ennemies: l'une ou l'autre apparaît aux mortels, selon les dispositions de leur cœur.

— Mon cœur est droit, je veux la vérité.

— Ne demande pas ce que la foule demande, méprise ce qu'elle estime. Crois-moi, pauvre fille, reste bergère et demande la paix pour toi et tes brebis.

— La paix pour mes brebis? Je voudrais encore un talisman au moyen duquel je connaîtrais en toute chose la vérité.

— Que dis-tu? La vérité serait-elle bannie des champs et des chaumières de la Wolomiska? Je pensais qu'à la reine seule elle était inconnue.

— Vous connaissez la reine ?

— Je l'aime.

— Vous l'aimez ?

— Cela t'étonne? Tu crois que pour aimer il faut toucher, voir, écouter? Non, plaindre et se souvenir, c'est assez !

— Vous plaignez la reine ?

— Oui, parce que des flatteurs l'environnent. L'homme n'est grand que par la science de lui-même.

— D'où naît cette étrange affection pour une royale inconnue ?

— Étrangère en tous lieux, hormis dans cette grotte aimée, j'ai dû choisir sous le ciel une patrie, une maîtresse. Le sol de la Wolomiska avec ses lauriers et ses myrtes m'a charmée, et mon cœur, ne voulant pas se disperser en frivoles affections, s'est donné tout entier à la reine.

— Si la reine vous appelait à sa cour ?

— J'obéirais.

— Pourquoi ?

— Je l'aime.

— Que lui diriez-vous ?

— La vérité.

— Et quoi encore ?

— La vérité.

— Et si la vérité blessait ses oreilles, si elle vous chassait ?

— J'irais bien loin aimer la reine plus encore, car je la plaindrais davantage.

— Elle fuit les fronts sévères, vous ne lui plairiez point.

— Je plains à Delnai... Mais la nuit est venue, cessons ces discours... voici l'heure des apparitions... Adieu, bergère; que ta houlette soit ton seul trésor; que l'herbe croisse, verte et fleurie, sous les pas de tes petits agneaux; adieu.

— Adieu. »

Ainsi dirent les deux femmes, et Noélie vit sans regret la solitaire s'éloigner. Elle ne l'aimait pas.

Un souvenir de la belle Ourika pénétra subitement dans la grotte. Qu'elle était séduisante avec ses paroles de miel, son doux regard et ses mains caressantes !

Tout à coup Valski, épouvanté, jette un cri de douleur: une main invisible l'a touché, il est tombé presque sans vie aux pieds de sa reine. Elle-même a frémi: une odeur de soufre se répand dans la grotte, les bruits de la tempête se mêlent au cri des oiseaux de proie. Le Dolman frissonne... Voici la fée! Son œil enfante la tristesse, ses mains sèment l'effroi, ses pieds détournent l'espérance.

Pâle, désolée, Noélie voudrait mourir; la vie lui apparaît longue, menaçante, empoisonnée.

« Tu souffres, dit la fée avec un ricanement odieux; il ne tient qu'à toi de jouir. Sacrifie ce qui te reste d'amour pour Delnaï. Tu hésites entre elle et moi, tu nous outrages toutes deux : il est temps, choisis. Mensonge ou vérité ! Si tu te donnes à moi, sois heureuse; sinon, souffre !

— Je meurs ! » dit Noélie.

A ce cri de détresse, Valski ouvre les yeux; il défendra la reine; il se lève, une baguette brûlante le touche, et le voilà retombé dans son évanouissement.

« As-tu fixé ton choix ? dit la fée implacable. Mensonge ou vérité ? »

La belle enfant soupira d'épouvante, et tombant sans pensée, sans souvenir, elle murmura :

« Vérité ! »

Alors on entendit un immense soupir. Le Dolman unit sa voix aux voix de la forêt, et les échos répétèrent trois fois après la fée cruelle :

« Reine, tu souffriras ! »

Cependant l'aurore blanchissait les montagnes, tout s'éveillait dans la Wolomiska : l'homme et la fleur; l'un pour souffrir et attendre, l'autre pour briller et mourir. Un parfum léger pénétrait dans la grotte, une vague espérance naissait au cœur de Noélie : elle rêvait qu'on lui pardonnait. Elle écoute : une inimitable symphonie plane dans les airs, des harpes invisibles frémissent sous des doigts inconnus ; une immortelle paraît dans un nuage, un manteau blanc couvre ses formes aériennes, sur sa poitrine est un miroir d'une admirable transparence; ses pieds sont nus, son regard est calme comme un regard d'enfant.

« Qui êtes-vous ? dit Noélie.

— Je suis la vérité.

— Pardonnez-moi !

— Je te pardonne. »

La reine ne tremblait plus; mais, voyant son page immobile à ses pieds :

« Valski, mon frère est-il donc mort ? dit-elle.

— Il vivra ! »

Et, touchant le fils d'Odelli, la fée lui rendit le mouvement; le jeune enfant regarda sa reine et se remit doucement à l'aimer.

Alors la fée se retournant vers Noélie, lui dit :

« Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ?

— Je souffrais.

— Es-tu donc malheureuse ?

— Je suis reine.

— Que veux-tu de moi ?

— Un talisman pour connaître en toute chose la vérité.

— Regois ce miroir, fille de ma tendresse. Il t'apprendra ce que nul ne sait par lui-même. Tu jugeras des choses, non selon les apparences, mais selon la réalité; tu connaîtras la pensée des autres, et, ce qui est plus difficile, tu te connaîtras toi-même. »

En disant ces mots, l'immortelle posait son beau miroir dans les mains de la jeune fille, et, s'élevant de terre par une puissance supérieure, elle allait disparaître, quand la royale enfant s'écria :

« Emmenez-moi où vous allez.

— Tu appartiens à la terre.

— Mais si je perds courage ?

— Appelle-moi, je viendrai, » répondit la fée. Et ses beaux pieds s'enveloppant dans un nuage radieux, quittèrent le sol de la grotte des Pleurs.

LA TOUR DES SOUFFRANCES.

Le temps avait passé. Noélie, plus sage et plus humble, avait regardé son cœur dans le miroir de la fée. Que d'illusions sur ses paroles et ses actes ! ce que nulle voix n'eût osé dire, le miroir le disait. Noélie accepta ses sévères oracles en baissant les yeux.

Dès lors commença la réforme journalière de ses pensées les plus secrètes. Elle sut que la moitié de ses souffrances venait de sa propre imperfection. Il lui fut montré dans son âme mille riens qu'elle détestait dans les autres et dont elle se croyait exempte. Vingt fois elle fut sur le point de briser son miroir; mais, fidèle à Delnaï, elle continua humblement cet examen qu'aucun mortel n'a jamais fini.

Non-seulement la reine acquit une parfaite connaissance d'elle-même, mais encore, à l'aide du miroir, elle parvint à lire la pensée d'autrui. Chaque parole d'Ourika fut pesée, chaque parole fut condamnée; toute fourberie démasquée, toute illusion détruite, que restait-il d'Ourika ? une ennemie perfide, cherchant à corrompre le cœur de sa noble maîtresse par de basses adulations.

Valski, le page dévoué, avait aussi été jugé par le redoutable miroir; mais, vrai en tout, il avait été reconnu tel, et sa souveraine lui avait donné double part de confiance.

Cependant, encore malheureuse, Noélie sentait le besoin d'une amie.

« Va, dit-elle à son page, amène-moi cette belle étrangère, dont l'amour rude et fort sera mon bouclier. »

Valski se souvint de la vierge qu'il avait vue dans la grotte des Pleurs, et il partit. Irène vint à la cour, croyant n'avoir à parler qu'à une dame du palais. Elle vit tout d'un œil simple, rien ne l'étonna, rien ne la charma.

S'enveloppant de mystère, Noélie déposa son bandeau royal, reçut fièrement la solitaire, et lui dit que sa souveraine avait résolu de la choisir pour confidente et de la combler d'honneurs.

« Nul honneur n'est fait pour moi, dit simplement Irène; servir la reine est mon désir.

— Sache lui plaire en la flattant.

— La flatter ? moi, m'avilir !

— A d'autres les paroles sévères, la reine veut être louée.

— Je ne la louerai point.

— Que prétends-tu lui dire ?

— La vérité.

— Malheureuse ! un seul mot te perdrait !

— Qu'importe ?

— Qu'importe ? imprudente ! Ne sais-tu pas quel sort t'est réservé si tu as le malheur de tomber en disgrâce ! Tu connais ce donjon que le peuple a nommé *la Tour des Souffrances* ? L'air, la lumière, l'amitié, tout manque aux prisonniers; ils n'ont plus d'espérance, ils ont le souvenir, le souvenir qui tue. Crois-tu vivre sous ces arceaux maudits ?

— J'espère mourir.

— Quoi ! au bonheur, à la vie, tu préfères...

— La vérité ! »

Pleine d'admiration, Noélie replaça le diadème sur son front; puis regardant avec tendresse la belle étrangère, elle dit :

« Voici la reine. »

La solitaire inclina sa tête et toucha de ses lèvres le manteau de Noëlie. L'amitié venait d'unir ces deux cœurs. Dès lors, une seule pensée leur fut donnée : ce que l'une aimait, l'autre l'aimait aussi ; et si l'une souffrait, l'autre était malheureuse.

Jalouse du triomphe d'Irène, Ourika la perfide ourdit contre elle un sombre complot. Noëlie assembla les grands de son empire. Ourika fut jugée, condamnée, et devant tous la reine lui adressa ces reproches :

« Tu m'as trompée : tu as dit de mes actes : *C'est bien*, quand il eût fallu dire : *C'est mal*. Tu m'as fait chasser un vieillard vénérable dont les sages conseils luttèrent contre ta fourberie. Or, voici mes ordres suprêmes :

« Valski, mon page, ira porter un anneau d'alliance au ministre exilé ; ce vieillard reviendra, et ses cheveux blancs seront honorés par moi et par mon peuple. La noble Irène recevra l'hommage de tous ; tous apprendront qu'elle m'a dit la vérité, elle et mon page, le fils de la douce Odelli. Et toi, Ourika, tu expieras dans les larmes le mal que tu as fait. Va donc à la Tour des Souffrances, va languir, va mourir ! »

Ourika jeta un cri d'horreur mêlé de malédiction ; des gardes s'avancèrent, on l'entraîna. Des archers ouvrirent la Tour sans espérance, qui se referma pour jamais.

Noëlie régnait paisiblement. La sagesse était dans

son cœur, la justice dans ses édits. Irène la soutenait dans ses jours de faiblesse.

Un jour, hélas ! la reine tenait dans ses mains son précieux talisman. Tout à coup un éclair fend la nue, la foudre tombe, une main froide paraît dans un mélange de grêle et de lumière ; cette main touche le miroir, Noëlie voit tomber et se briser son trésor.

Reconnaissant le pouvoir désolateur de la fée Gorguille, elle verse d'abondantes larmes, et jetant à son beau royaume le lai de sa douleur, elle s'écrie :

Plaignez, plaignez la reine,
O rives du Dolman !
Une force inhumaine
Brise son talisman.

Alors, perdant courage, elle se souvient de la fée protectrice. « O Delnaï, dit-elle, à mon secours ! »

Une voix pénétrante résonne dans son cœur, elle écoute et recueille ces mots :

« Qu'as-tu besoin du miroir ? Une amie, c'est un talisman ! »

Alors la jeune reine, abandonnant de nouveau sa vie à l'espérance, reprit courage et joie, et les échos de la Wolomiska répétèrent jusqu'à la nuit :

Ne plaignez plus la reine,
O rives du Dolman !
Le cœur de son Irène,
Voilà son talisman !

M^{me} DE STOLZ.

BARTHÉLEMY DE LAS CASAS.

Il est de nobles cœurs que les grandeurs ne tentent pas, pour qui la fortune n'a point d'attraits, qui se détournent des terrestres affections, dont ils ont de bonne heure sondé le vide, qui laissent à d'autres la coupe enchantée des plaisirs, à qui le malheur sait faire éprouver l'enthousiasme et les saints attendrissements, et qui s'attachent à tout ce qui souffre avec l'ardeur et la constance des grandes passions. Depuis que le Christ est mort sur la croix au Golgotha, il n'est point de misère ici-bas qui n'ait rencontré quelqu'un pour l'épouser et la défendre : les malades ont trouvé parmi les amis de Dieu des milliers de serviteurs et de servantes ; les lépreux ont vu à leurs pieds les rois et les reines ; les captifs ont eu des rédempteurs, les orphelins des mères, les vieillards des filles, les ignorants des maîtres, les fous des gardiens et des protecteurs, les opprimés des avocats ; et tous puisaient aux sources du Sauveur le dévouement, la persévérance, le courage dont ils étaient animés.

Quand un nouveau monde s'ouvrit aux investigations des navigateurs, quand des sources de richesses inconnues attirèrent sur les rivages américains des peuples de trafiquants, l'Eglise elle aussi franchit les mers. Sous la conduite de Cortez et de Pizarre, les chercheurs d'aventures allaient conquérir la fortune et asservir les corps ; sous l'inspiration du grand Ximénès, sous la conduite de quelques moines, des prêtres allaient, à travers les travaux et les souffrances, consoler, conquérir et délivrer les âmes. Jamais champ plus désolé ne s'offrit aux travaux des courageux apôtres.

Les Espagnols, que le génie de Colomb avait guidés vers ces rivages, et que les aborigènes avaient accueillis avec une hospitalité si naïve, s'étaient rendus maîtres absolus du sol et des habitants. Ces opulentes contrées où tout excitait la convoitise des *conquistadores*, étaient pour eux comme une mine qu'ils exploitaient l'épée et le poignard à la main ; après avoir dépouillé les temples, dont les riches et curieux ornements étaient livrés à quelques soldats de fortune, parmi lesquels un d'eux, dans un mémoire adressé à Philippe II, avoue qu'il a perdu au jeu le grand soleil d'or de Cuzco ; après avoir pillé l'or, les rubis, les perles, les Espagnols s'étaient emparés des hommes eux-mêmes, et les avaient appliqués au travail, en les accablant sous de telles fatigues, sous de si horribles misères, qu'en dix ans, quinze millions d'Indiens périrent, et que ces pays, comparés par Las-Casas à des jardins et à des ruches, furent transformés en solitudes.

Le gouvernement espagnol avait autorisé cette mise en coupe réglée d'une nation entière. Les vaincus étaient partagés entre les vainqueurs ; un officier avait pour son lot cent Indiens ; un cavalier avec sa femme, quatre-vingts ; un cultivateur, trente, à la seule charge de leur faire connaître les vérités du salut et de leur payer par an un salaire qui équivalait à 2 fr. 50 cent. de notre monnaie. On employait ces malheureux aux mines, à la culture ; ils servaient de bêtes de somme ; s'ils fuyaient dans les montagnes, on les traquait avec des chiens comme la bête fauve ; on les tuait par partie de plaisir, pour s'amuser ; les soldats s'exer-

caient à qui fendrait le plus adroitement un Indien en deux; d'autres prenaient les petits enfants à la mamelle, les jetaient à l'eau en criant : « Nage, mon petit, nage ! » Un jour, on rangea sur une montagne, au bord d'un précipice, sept cents Indiens, et, à un signal, on les poussa tous dans l'abîme. Les caciques étaient brûlés vivants. Les routes étaient couvertes d'Indiens mourant d'inanition, et qui répétaient aux passants le seul mot qu'ils eussent appris de la langue de leurs vainqueurs : *Faim ! faim !* Les propriétaires espagnols et flamands, à qui le sol avait été concédé, s'excusaient de ces cruautés, en répétant que les Indiens n'avaient pas d'âme, et qu'il n'y avait pas d'inhumanité à traiter comme des bêtes des êtres qui ne faisaient pas partie du genre humain.

Ces sophismes et ces cruautés révoltèrent quelques esprits généreux. Déjà, les missionnaires dominicains, établis en Amérique, avaient élevé la voix contre les abus de la conquête; ils prêchaient contre les concessions qui tendaient à anéantir la race indienne; ils obtinrent enfin du pape Paul III un bref qui déclarait que les Indiens étaient des hommes capables de la foi chrétienne, dignes d'être admis aux sacrements, et qu'on ne pouvait, sans crime, priver de leurs biens et de leur liberté. Appuyés sur l'Eglise, sanctionnés par elle, les fils de saint Dominique parlèrent haut, et leur hardiesse parut si redoutable aux Espagnols, qu'ils voulurent chasser du Nouveau-Monde ces censeurs intrépides, qui proclamaient du haut de la chaire les droits de l'humanité. Ils n'y parvinrent pas, mais leur avarice obstinée neutralisa tous les efforts du zèle apostolique.

Cette lutte dura longtemps; elle enfanta de grands dévouements et de constants héroïsmes. Les anges connaissent le nom de ces prêtres obscurs, qui sacrifièrent leur vie à une nation torturée, à une cause perdue devant les tribunaux de l'Europe; parmi ces noms ignorés, parmi ces cœurs brisés sous l'effort d'une charité impuissante, un nom a surgi, une mémoire a survécu, et au souvenir de l'extinction des peuples américains, se mêle, impérissable, le souvenir de Barthélémy de Las-Casas.

La famille de celui-ci était originaire de France, de la province de Languedoc. Son père avait été un des compagnons de Christophe Colomb; il amena à Hispaniola le jeune homme, qui n'avait encore que dix-huit ans, et qui, dès lors, conçut une grande pitié pour le sort des pauvres Indiens. Il retourna en Espagne, acheva à l'université de Salamanque de brillantes études, et revint en Amérique dix ans après, en 1502. La fortune semblait lui ouvrir les plus flatteuses perspectives, il les dédaigna, et il entra dans la milice sacrée, afin de se mieux dévouer à la cause de la liberté chrétienne. Pendant douze ans, il lutta contre les puissants du siècle, invoquant contre eux, au profit des malheureux Indiens, les grands principes de l'éternelle équité; pendant douze ans, il consola, il secourut, il évangélisa les populations américaines; pendant douze ans il fatigua la cour de Castille de ses requêtes et de ses réclamations, et, n'obtenant rien, il se décida à porter ses plaintes au pied du trône de Ferdinand.

Il passa la mer, il vint, il sollicita une audience; Ferdinand lui fit répondre qu'il n'avait pas le temps de l'écouter, et, en effet, le temps du roi d'Aragon était compté: il mourut peu de jours après ce refus.

Le cardinal Ximènes prêta une oreille plus favo-

rable aux paroles de Las-Casas. Il lui conféra le titre de protecteur général des Indiens; il fit des règlements qui assuraient à ces derniers les droits de l'humanité. Sa volonté puissante brisa tout ce qui s'opposait, en Espagne, à ces réformes; mais elle échoua aux Indes contre les habitudes d'une vieille et productive tyrannie.

Las-Casas retourna en Amérique, et il eut la douleur de voir les naturels de l'île de Cuba traités avec autant de cruauté que l'avaient été ceux d'Hispaniola: le massacre, l'esclavage et le vol étaient les seules lois de la conquête; désolé, il retourna en Espagne, et dénonça au jeune roi Charles-Quint les excès qui déshonoraient son règne. Il parla avec beaucoup de force, « car, à la vivacité française, qui décelait son origine, dit un de ses historiens, Las-Casas joignait » une sensibilité communicative, une grâce passionnée, qu'un contemporain s'est efforcé de faire comprendre, en disant qu'il était persuasif et violent. » Il toucha les cœurs, il ébraula les consciences, il obtint de nouveaux ordres; mais revenu en Amérique, son zèle demeura impuissant contre des abus tellement enracinés qu'ils ressemblaient à des droits.

La cour de Madrid, cependant, émue par ses cris, lui concéda trois cents lieues de côtes pour y travailler, selon ses vues, à la civilisation des Indiens. Il ne trouva personne pour le suivre à cette conquête qui ne devait pas faire couler de sang; il alla seul, — seul à la recherche des âmes. Les Espagnols, non-seulement avaient décimé ces malheureux peuples, mais ils en avaient encore abruti les misérables restes, par les funestes exemples et par l'habitude des liqueurs fortes, importées en abondance de l'Europe. La tâche était aride et pénible, il la poursuivit cependant durant huit années; ce fut à cette époque qu'il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et il trouva parmi ses confrères des cœurs dévoués qui comprirent le sien.

Les colons d'Hispaniola, qui, tant de fois, avaient méprisé les avis de Las-Casas, eurent recours à son intervention dans une occasion difficile. La guerre s'était allumée entre eux et les Indiens, lassés enfin de quarante années de tyrannie; cette guerre était sanglante et redoutable; les colons supplièrent Las-Casas de s'entremettre et de négocier la paix. Il y consentit, s'enfonça dans les montagnes de Baorako, où s'étaient réfugiés les insurgés, et réussit, par l'autorité de son nom et de sa charité, à leur faire déposer les armes. Dès qu'ils furent soumis, les Espagnols les surprisrent et les massacrèrent.

Cette lâche trahison ralluma l'ardeur du missionnaire. Il repassa en Espagne pour demander justice; mais les difficultés recommencèrent. Il se décida alors à publier sa *Brève Relation de la destruction des Indiens*, terrible procès-verbal des cruautés commises sur les peuples américains, et qu'il termine par ces paroles éloquentes :

« Moi, frère Barthélémy de Las-Casas, religieux de Saint-Dominique, venu, par la miséricorde de Dieu, dans cette cour d'Espagne pour que l'enfer soit retiré des Indes, et aussi poussé par le soin et la compassion de ma patrie, qui est la Castille, afin que Dieu ne la détruise pas pour les grands péchés commis contre sa foi, son honneur et le prochain, j'achève ce traité sommaire à Valence, le 2 décembre 1542.

» Le dommage qu'ont reçu les couronnes de Castille et de Léon de ces dégâts et tueries, les aveugles le

verront, les sourds l'entendront, les muets le crieront et les sages le jugeront.

» Et parce que je ne puis désormais vivre longtemps, j'appelle à témoin Dieu et toutes les hiérarchies, et les ordres des anges, tous les saints de la cour céleste et tous les hommes du monde, de l'attestation que j'en donne et de la décharge que j'en fais de ma conscience. »

Cet écrit n'obtint d'autre résultat que de faire nommer Las-Casas à l'évêché de Chiapa, dans les Indes occidentales. Il accepta cette charge qui lui permettait de protéger les Indiens ; il retourna en Amérique où il trouva les conquérants plus orgueilleux et plus cruels que jamais. Ils croyaient tout permis à la force ; ils voulaient imposer silence aux plaintes et aux re-

montrances de Las-Casas ; on l'opprima, on le chargea de fers, on lui opposa mille contradictions dans l'exercice de son apostolat. Il persévéra, et jusqu'à sa soixante-dix-septième année, il travailla au salut et à l'affranchissement des Indiens, avec l'ardeur et le zèle qui avaient honoré sa jeunesse. Enfin, rempli de jours, brisé de travaux, il se démit de son évêché, il revint en Espagne et chercha dans le cloître un sévère repos, laissant à d'autres les trésors du Mexique, ne demandant plus rien que la récompense promise à celui qui a bien travaillé et bien gardé la foi. Il vécut encore quinze ans, dans la piété et les bonnes œuvres, et mourut presque centenaire, à Valladolid, en juillet 1556, laissant une noble et sainte mémoire, chère à la religion et à la liberté.

EVELINE RIBBECCOURT.

L'INCURABLE.

Je pourrais la nommer : les dons de la jeunesse,

De la beauté, de la richesse,

Les arts aux succès éclatants,

Ajoutaient à l'envi la plus douce promesse

Au charme de ses dix-sept ans.

Et tout cela mentait ! Un mal épouvantable,

Aux accès furieux, impossible à guérir,

Fondit sur ce printemps si pur, si délectable,

Dans sa fleur de gaieté trop prompte à se flétrir.

La mère, sans espoir, justement alarmée,

Malgré des sanglots étouffants,

Bannit de sa maison sa fille bien-aimée

Pour sauver ses autres enfants.

Pauvre malade ! au lieu du monde

Ouvert à ses désirs, enchanté, radieux,

Au lieu de la famille où tant de joie abonde,

Plus rien devant son cœur, plus rien devant ses yeux

Qu'une solitude profonde !

Là seulement encor, dans les moments si courts

Que lui laisse la maladie,

La peinture et la mélodie

La retrouvent fidèle et lui portent secours.

Parfois la sœur hospitalière

La conduit au jardin, et, le regard au ciel,

Promet à l'incurable un bonheur éternel

Dans un lieu de repos, de santé, de lumière.

D'autres pourraient gémir, accuser de rigueur

Ce ciel qui ne sourit qu'au delà d'une tombe ;

Écoutez la malade, elle n'a dans son cœur

Que la douceur de la colombe :

« Autrefois, dit-elle, j'aimais,

» En face de l'hôtel où demeurait ma mère,

» A voir dans la mansarde une jeune ouvrière

» Dont la lampe, je crois, ne s'éteignait jamais.

» Un père infirme, une famille,

» Quatre frères au moins, une petite sœur,

» Se pressaient autour d'elle et vivaient du labeur

» D'une enfant, d'une pauvre fille.

» Depuis qu'un mal affreux est venu me frapper,

» Moi qui ne veille point et vis dans l'abondance,

» Je songe à la mansarde encore, et quand je pense

» Que le malheur, de porte aurait pu se tromper,

» Oh ! je bénis la Providence ! »

La Foi, l'ardente Charité,

Ont de ces cris du cœur qu'aucun mot ne peut rendre.

Dieu leur offre la croix, elles savent la prendre

En louant sa justice et surtout sa bonté.

Allant jusqu'au sublime en son mâle courage,

Heureux qui voit l'épreuve et la cherche pour soi !

Je n'ai point cette force, oh ! non, dites-le-moi,

Pleurs qui brûlent mes yeux et baignez mon visage !

J'ai vu le deuil à mon foyer ;

J'ai présenté le Christ aux lèvres de ma mère ;

La main qui sur mon bras aimait à s'appuyer

S'est glacée à jamais dans une étreinte amère.

L'incurable aurait dit peut-être : — Le Seigneur,

En frappant ici près le coup qui me déchire,

Eût fait des orphelins sans pain, sans protecteur. —

Hélas ! moi je n'ai pu le dire !

De l'épreuve accablé sous un fardeau si grand,

J'implore le Très-Haut, j'attends qu'il me soutienne.

Pitié, mon Dieu, pitié pour une âme chrétienne

Qui ne sait que gémir encore en murmurant :

Que votre volonté se fasse, et non la mienne !

HIPPOLYTE VIOLEAU.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE SEPTEMBRE.

Le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, fut aussi frère et père de roi, puisque son frère cadet, le duc d'Anjou, régna en Espagne, et que son fils, Louis XV, devint roi de France à l'âge de cinq ans. Pour lui, élevé par le duc de Beauvilliers et par Fé-

nelon, il avait, dès son enfance, attiré les vœux et les espérances du pays, et ses hautes vertus, ses talents, son amour pour le peuple justifiaient l'extrême tendresse de la nation pour ce prince. On attendait de lui le règne d'un sage et la réparation des fléaux dont

l'amour de la guerre et le désordre des finances avaient accablé le royaume. Mais la France ne vit pas ces beaux jours qu'elle s'était promis : le duc de Bourgogne mourut en 1711, à l'âge de trente ans. Sa femme l'avait devancé au tombeau de six jours, et son fils aîné, le duc de Bretagne, suivit ses parents au cercueil. L'opinion publique, consternée, attribua ces morts soudaines au poison ; mais ce jugement, porté par un peuple désespéré, semble à peu près annulé de fondement. Cependant Saint-Simon admet la rumeur populaire. Voici quelques extraits du beau portrait qu'il a tracé du duc de Bourgogne :

« Ce prince naquit terrible, et sa première jeunesse fit trembler : dur et colère jusqu'aux derniers emportements, et jusque contre les choses inanimées ; impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompit dans son corps ; opiniâtre à l'excès, il aimait le vin, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, et le jeu encore, où il ne pouvait supporter d'être vaincu, et où le danger avec lui était extrême ; enfin, livré à toutes les passions, et transporté de tous les plaisirs ; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté, barbare en railleries et à produire les ridicules avec une justesse qui assommait. De la hauteur des cieux, il ne regardait les hommes que comme des atomes avec qui il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent... L'esprit, la pénétration brillaient en lui de toutes parts. Jusque dans ses furies, ses réponses étonnaient ; ses raisonnements tendaient toujours au juste et au profond, même dans ses emportements. Il se jouait des connaissances les plus abstraites. L'étendue et la vivacité de son esprit étaient prodigieuses, et l'empêchaient de s'appliquer à une chose à la fois, jusqu'à l'en rendre incapable.

» Tant d'esprit, et une telle sorte d'esprit, joint à une telle vivacité, à une telle sensibilité, à de telles passions, et toutes si ardentes, n'étaient pas d'une éducation facile. Le duc de Beauvilliers, qui en sentait également les difficultés et les conséquences, s'y surpassa lui-même par son application, sa patience et la variété des remèdes. Dieu, qui est le maître des cœurs, et dont le divin esprit souffle où il veut, fit de ce prince un ouvrage de sa droite, et, entre dix-huit et vingt ans, il acheva son œuvre. De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent, et, autant et quelquefois au-delà de ce que son état pouvait comporter, humble et austère pour soi. Tout appliqué à ses devoirs, et les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de fils et de sujet avec ceux auxquels il se voyait destiné.

» Il mit toute sa force et sa consolation dans la prière, et les préservatifs en de pieuses lectures. Quel reflet de la Divinité dans cette âme candide, simple, forte, qui, autant qu'il est donné ici-bas, en avait conservé

l'image ! On y sentait briller les traits d'une éducation également laborieuse et industrielle, également savante, sage, chrétienne, et les réflexions d'un disciple lumineux, qui était né pour le commandement. Cette grande et sublime maxime, que les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois, était si avant imprégnée dans son âme, qu'elle lui avait rendu le luxe et la guerre odieux ; sa justice était munie de ce bandeau impénétrable qui en fait toute la sûreté ; il se donnait la peine d'étudier les affaires qui se présentaient à juger devant le roi, au conseil des finances et des dépêches, et, si elles étaient grandes, il y travaillait avec des gens du métier, dont il puisait les connaissances sans se rendre esclave de leurs opinions. Il communiait au moins tous les quinze jours, avec un recueillement, un abaissement qui frappait, toujours en collier de l'ordre et en rabat et manteau court.

» Il connaissait le roi parfaitement, il le respectait, et sur la fin, il l'aimait en fils et lui faisait une cour attentive de sujet, mais qui sentait quel il était. Il aimait les princes ses frères avec tendresse, et son épouse avec la plus grande passion. La douleur de sa perte pénétra ses plus intimes moelles. La piété y surnagea par les plus prodigieux efforts.

» Les jours de cette affliction furent tôt abrégés. Il fut le même dans sa maladie. Il ne crut point en relever ; il en raisonnait avec ses médecins dans cette opinion ; il ne cacha point sur quoi elle était fondée, et tout ce qu'il sentit depuis le premier jour jusqu'au dernier l'y confirma de plus en plus. Quelle épouvantable conviction de la fin de son épouse et de la sienne ! Mais, grand Dieu ! quel spectacle vous donnâtes en lui ! et que n'est-il permis encore d'en relever des parties également secrètes, et si sublimes qu'il n'y a que vous qui les puissiez donner et en connaître tout le prix ! Quelle imitation de Jésus-Christ sur la croix ! On ne dit pas seulement à l'égard de la mort et des souffrances, elle s'éleva bien au-dessus. Quelles tendres, quelles tranquilles vues ! quel surcroît de détachement ! quels vifs élans d'actions de grâces d'être préservé du sceptre et du compte qu'il en faut rendre ! quelle soumission, et combien parfaite ! quel ardent amour pour Dieu ! quel perçant regard sur son néant et ses péchés ! quelle magnifique idée de l'infinie miséricorde ! quelle religieuse et humble crainte ! quelle tempérée confiance ! quelle sage paix ! quelles lectures ! quelles prières continuelles ! quel ardent désir des derniers sacrements ! quel profond recueillement ! quelle invincible patience ! quelle douceur ! quelle constante bonté pour tout ce qui l'approchait ! quelle charité pure qui le pressait d'aller à Dieu !

» La France tomba enfin sous ce dernier châtimement. Dieu lui montra un prince qu'elle ne méritait pas.

» La terre n'en était pas prodigue, il était mûr déjà pour la bienheureuse éternité. »

(Mémoires du duc de Saint-Simon.)

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 10.



Nos abonnées trouveront dans le catalogue de ce mois, un utile recueil composé de vingt études faciles, progressives, et venant de paraître. Cet ouvrage consciencieux, soigneusement doigté pour le piano, est dû au talent remarquable de M. Victor Tirpenne, qui a depuis longtemps su joindre l'expérience du professeur à la science de l'auteur. Chacune de ces études est un petit poème musical développé avec grâce et où la difficulté est habilement déguisée par le charme de la mélodie. Aussi les trouvons-nous fort justement intitulées : *Études mélodiques*,

et nous espérons que nos jeunes lectrices s'empresseront de les juger et de les apprécier comme nous. Quant à la musique difficile et à la musique de danse, la quantité de morceaux que nous offrons ne nous permet pas d'en faire l'analyse. Nous ferons cependant observer que dans la musique de chant, il se trouve un opéra fort remarquable, *L'Ame en peine*, de M. de Flotow, qui est tout simplement un chef-d'œuvre, et dont nous donnerons tous les principaux morceaux détachés. Le succès obtenu par cette charmante partition nous dispense de tout éloges.

ÉDUCATION MUSICALE.

Nous avons longuement parlé à nos jeunes lectrices de la musique russe, dont l'analyse française avait jusqu'alors dédaigné de s'occuper. Puis, à propos du grand maître Rossini, nous avons causé, entre nous, à huis clos, sans le moindre pédantisme, de cette belle et gracieuse musique italienne, sur le charme de laquelle on pourrait écrire des livres de poésies sans en compléter l'éloge. Nous allons aujourd'hui leur dire quelques mots de la musique de l'Allemagne, ce noble et grave pays où l'art naît plutôt qu'il ne s'apprend, où la mesure, le sentiment et la science si rare du rythme sont pour ainsi dire des qualités innées jusques chez les plus humbles habitants des villages.

Les premiers opéras allemands furent composés par Keiser, Matheson, Hændel et Ulemann, pour le théâtre de Hambourg. Mais, dès cette époque, le drame lyrique national fut tout à coup supplanté par le genre plus léger de l'opéra italien. Bientôt tout l'empire fut peuplé de musiciens étrangers. Les plus célèbres compositeurs et chanteurs italiens furent invités à se rendre en Allemagne, et pendant quatre-vingts ans, on composa et l'on exécuta plus de musique italienne dans cette contrée que dans aucune partie du monde.

La musique des opéras de Hændel et de ses contemporains était d'un genre grave et majestueux. Elle s'adressait aux passions nobles, et avait peu de rapport avec les sensations ordinaires de la vie. Le style en était grand et pur, mais austère, et, tout en excitant l'admiration des artistes et des amateurs instruits, il avait peu de succès parmi les personnes que la mode seule attirait au théâtre; tandis que les opéras de J. F. Agricola, de Graün, de Hasse et de quelques autres, composés dans la manière de l'école italienne, en conservant toutefois les principales nuances du goût national, furent accueillis avec faveur et se répandirent dans toute l'Allemagne. Gluck, né en 1714 et mort en 1787, fut l'un des plus grands compositeurs de son époque. Doué d'un génie créateur, il étendit les

limites de son art, et déploya une élévation inconnue jusqu'alors.

Bach, Naumann, maîtres de chapelle de l'électeur de Saxe; Mislweseck, né en Bohême; Pepuseh, qui d'après sa longue résidence en Angleterre, est souvent considéré comme appartenant à l'école anglaise; les deux Stamitz, Fischer et Winter, sont les meilleurs compositeurs allemands du dix-huitième siècle, et ils ne furent surpassés que par Haydn, Mozart et Beethoven.

Ce fut dans le siècle dernier que la musique instrumentale subit une révolution remarquable. Corelli, qui obtint le titre un peu banal de Prince des musiciens, est généralement considéré comme le fondateur de l'ancienne école de violon et de toute musique instrumentale. Hændel et Geminiani portèrent le style de cette école à sa plus haute perfection : cependant leurs compositions paraissent froides et sèches à nos oreilles modernes. De pesantes introductions, des fugues développées avec beaucoup d'art, mais produisant peu d'effet, des andantes sans variété, voilà ce qui compose l'ensemble de cette musique; mais on y remarque une profondeur de pensées qui compense le défaut d'imagination, et la science déployée dans ces productions leur assure pour toujours des droits à l'admiration des artistes.

Les compositeurs intermédiaires jusqu'au temps d'Haydn formèrent une seconde école. Plus légère que l'ancienne et moins brillante que la nouvelle, cette musique n'eut la durée ni de l'une ni de l'autre. Haydn, et après lui Mozart et Beethoven, par la puissance de leur génie, donnèrent une nouvelle impulsion à la musique instrumentale, et ce genre de composition acquit une énergie et un intérêt dont on ne l'aurait pas cru susceptible auparavant.

François-Joseph Haydn naquit en 1732 à Rohrau, petite ville de la Bohême. Son père exerçait la profession de charron. Pendant ses premières années, Joseph

Haydn éprouva des chagrins qui, heureusement, n'altérèrent pas son génie. Les compositions sacrées et profanes de ce grand maître jouissent d'une égale réputation. Ses oratorios, connus dans tout le monde musical, sont particulièrement populaires en Angleterre, où l'on exécute souvent des fragments des *Saisons* et de la *Création* et quelques-uns ses oratorios entiers concurremment avec ceux de Haendel, pour lequel Haydn professait une profonde admiration. Il l'appelaient alors le Père de la musique moderne, et c'est peut-être à l'enthousiasme qu'il éprouva, en écoutant à Londres les oratorios de ce savant compositeur, que nous devons la *Création*.

Malgré le talent déployé par Haydn dans la musique sacrée, il doit surtout sa réputation à ses symphonies et à ses quatuors. Que de grâce et de simplicité dans sa musique instrumentale, et quelle fécondité prodigieuse! Malgré la révolution opérée dans la musique depuis cinquante ans, on est encore frappé aujourd'hui de la fraîcheur des idées répandues dans ses compositions. Ce grand maître mourut le 26 mai 1809.

Wolfgang-Amédée Mozart naquit le 27 janvier 1756. La précocité de son talent fut remarquable, car avant d'avoir atteint sa seizième année, il jouait sur le piano des airs très-difficiles et il improvisait d'une

manière surprenante. Avant l'âge de huit ans, il fit un voyage en France et en Angleterre avec son père et sa sœur, et il se fit entendre dans toutes les cours de l'Europe. A Londres, le père du jeune musicien tomba dangereusement malade, et pendant qu'il était retenu au lit par les suites de sa maladie, son fils, qui entraînait alors dans sa neuvième année, écrivit sa première symphonie. Il la mit en partition avec tous les instruments connus alors, sans oublier les cymbales et les trompettes, et il disait à sa sœur, assise près de lui pendant qu'il travaillait: « Fais-moi souvenir de donner aux cors quelques beaux morceaux à exécuter. »

Il ne nous est pas permis de suivre Mozart pas à pas dans sa carrière musicale, qui fut peut-être la plus brillante de notre époque, sans en excepter celle de Rossini. Doué d'un génie sublime, il excella dans tous les genres. Ses symphonies et ses quatuors, ses belles partitions d'*Idoménée*, de la *Clemenza di Tito*, des *Nozze de Figaro*, de *Don Giovanni* et de la *Flûte enchantée*, ses messes, son fameux *Requiem* et sa musique de piano, toutes ses œuvres, enfin, sont également remarquables par la beauté du chant et la richesse des accompagnements: aussi méritent-elles l'admiration de tous les siècles.

MARIE LASSAVER.

(La fin au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE.

En un pareil moment, au milieu d'un si tumultueux conflit d'événements, en présence de cette sorte de concile de toutes les idées, de toutes les croyances, de tous les goûts, qui résumait dans une multitude de genres la civilisation au dix-neuvième siècle, qu'avons-nous à écrire de l'art de la musique, qui semble nous avoir dit son dernier mot? Cependant, qui peut mieux reposer le cœur et l'esprit des agitations de la vie du monde, que ces longues et plaintives mélodies, que ces bruits grandioses et sonores, que ces gais murmures d'oiseaux, dont le charme pénètre notre âme et renaît dans notre mémoire. La musique a des voix pour toutes les oreilles, des notes pour tous les cœurs: à l'adolescent, elle parle d'espérance, à l'homme mûr elle parle de bonheur, au vieillard elle parle de souvenir.

Parce que le vent, comme on dit, n'est pas à la musique, il ne faut pas croire qu'elle a brisé ses ailes. Les hirondelles volent contre le vent, faisons comme les hirondelles.

Lorsque la grande salle de l'Opéra fut tendue de ses banderoles de pourpre et d'or, lorsque les doubles couronnes de France et d'Angleterre s'y enlaccèrent dans un fraternel éclat, lorsque les pierres, les étoffes de brocart, les uniformes chamarrés, eurent jeté à la flamme des lustres ces scintillements impossibles qui rappellent les contes des *Mille et une Nuits*, un silence profond succéda au tumulte. Rossini parla de sa grande et sublime voix, si pénétrante, si austère parfois, et toujours si mélodieuse. Le trio de *Guillaume Tell*, ce chef-d'œuvre empreint d'un génie que Rossini a rarement surpassé dans ses autres compositions, nous enveloppa de son influence magique. Jamais les acteurs chargés de l'exécution difficile de ce morceau n'eurent plus de verve et d'inspiration; jamais les notes échappées de leur voix ne remuèrent plus violemment l'auditoire subjugué. Je ne sais si les hôtes illustres qui assistaient à la représentation communiquaient à cette grandiose musique une majesté que je ne lui avais jamais trouvée à un si haut point: je ne sais si les artistes avaient découvert ce jour-là des richesses enfouies dans les profondeurs de leur talent, toujours est-il que le trio de *Guillaume Tell*, le duo de la *Reine de Chypre*, la *Sicilienne des Vêpres siciliennes*, les va-

riations de Hummel; en un mot, toute cette magnifique représentation produisit un effet immense, et que j'en parle encore avec une émotion dont je voudrais me défendre, par égard pour ceux qui n'ont pas eu le bonheur de la partager. Voilà pour le passé.

Le théâtre de l'Opéra-Comique prépare un petit acte dont le poème est dû, dit-on, à MM. Barbier et Carré, et dont la musique est attribuée à M. Monfort; mais quelque chose de bien plus important se trame en ce moment sous les ombrages de Spa. Il est question d'une partition nouvelle que M. Meyerbeer achèverait, dans le but de l'offrir au théâtre de l'Opéra-Comique. Voilà pour l'avenir... Oh! pardon! je dois parler aussi des *Lavandières de Santarem*, opéra-comique en trois actes que le Théâtre-Lyrique va mettre à l'étude, et dont le rôle principal doit être confié au talent de madame Lauters.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre!

Hélas! voilà que nous pourrions dire comme le poète!

Les feuilles jaunissent, les brouillards gris du matin annoncent la fuite des beaux jours. Il y a dans la nature je ne sais quelle teinte mélancolique qui nous fait pressentir les frimas. Tu vas nous dire adieu, joyeux soleil; mais toi, fille du ciel, divine musique, tu vas nous saluer de tes mélodieux accords. Tu sèmes en ce moment dans le sillon de l'avenir ce grain précieux qui doit devenir une gerbe brillante; tu amasses en silence des trésors qu'il nous sera permis de recueillir. Il faut bien que l'espérance d'une ample moisson nous console de la nullité de nos récoltes printanières. Alors, grands et laborieux cultivateurs du domaine musical, mettez intrépidement la main à l'œuvre, remuez hardiment le terrain que doivent féconder vos futures inspirations, échauffez du feu de votre souffle vivifiant la sève qui pousse la fleur, la fleur qui pousse le fruit, afin que nos lèvres ardentes s'y désaltèrent, comme le voyageur épuisé retrouve la force et le courage devant la source de l'oasis.

MARIE LASSAVER.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

CRÈME FOUETTÉE AU CAFÉ ET A LA CRÈME. — Prenez une demi-pinte de bonne crème, ajoutez-y une demi-once de gomme pulvérisée, laissez bien fondre pendant le temps nécessaire, ajoutez une once et demie du sucre râpé et tamisé, fouettez fortement avec un balai d'osier, et enlevez la mousse à mesure qu'elle se forme, dressez en pyramide. Vous aurez fait infuser en même temps une once de café en grains, fraîchement grillé, dans une pinte de bonne crème, pendant l'espace de quatre heures; ajoutez-y une demi-once de gomme pulvérisée, une once et demie de sucre blanc râpé et le blanc d'un œuf bien frais; fouettez fortement, enlevez la mousse, et dressez sur le même plat.

CRÈME FOUETTÉE AU KIRSCHWASSER. — Prenez un litre de bonne crème, une once un quart de gomme pulvérisée, un quart de sucre râpé, deux petits verres de kirschwasser, fouettez le tout comme la précé-

dente, et dressez. On peut, bien entendu, varier les liqueurs et les parfums.

MARMELADE DE POIRES. — Prenez six livres de poires de rousset et cinq livres de sucre; mettez les poires pelées, coupées par quartiers, et dont vous aurez enlevé les pépins et la partie pierreuse, dans de l'eau fraîche, et faites-les cuire jusqu'à ce qu'elles soient amollies; retirez-les, placez-les sur un tamis de soie, écrasez-les; faites cuire vos cinq livres de sucre jusqu'au *petit bouill*, c'est-à-dire jusqu'à ce que trempant l'écumoire dans le sucre et soufflant à travers les trous, le sucre en sorte en bulles; quand il est à ce point, jetez-y la pulpe des poires, remuez constamment, et quand le tout sera arrivé à la consistance de marmelade, versez dans des pots.

Toutes les marmelades de poires se préparent de même.

CORRESPONDANCE.

— Ah ça ! Florence, pourrais-tu me dire ce qui se passe ? Les boulevards sont tellement encombrés de promeneurs, que j'ai cru ne pouvoir jamais arriver jusqu'ici... les hommes s'accroissent en se serrant la main, ils se forment en groupes et causent avec animation.

— Eh quoi ! ma chère, tu ignores qu'après des prodiges de vaillance, la tour Malakoff est tombée en notre pouvoir, et qu'à cette heure les pavillons de France, d'Angleterre, de Sardaigne et de Turquie flottent sur les murs de Sébastopol !

— Sébastopol est pris ? Mon Dieu ! je vous rends grâce ! vous avez donné la victoire à nos braves soldats qui ont combattu pour la gloire de leur patrie, pour la civilisation des peuples de l'Orient. Mais tandis que nous pleurerons avec les mères et les sœurs de ceux qui ne sont plus, consolez-les, mon Dieu, par l'idée que le sang généreux de ces martyrs aura coulé pour racheter la paix du monde, et qu'ils vivront éternellement dans la reconnaissance de leurs concitoyens.

— Je te remercie, Jeanne, d'avoir exprimé les sentiments que j'éprouve... mais je ne suis pas disposée à te parler de notre planche. Allons faire un tour au jardin, je te cueillerai un bouquet de roses et de clématites, mes fleurs de prédilection.

— Ce sont aussi les miennes et j'ai prié ma mère d'en entourer le petit berceau de ce que nous nommons notre jardin... Quand le temps est beau, c'est là que je vais faire mes lectures; il me semble que je m'y complairai mieux encore quand je serai entourée de ces fleurs.

— Que lis-tu en ce moment ? Jeanne.

— *L'Histoire d'Écosse*, par Walter Scott. Tu sais ma

préférence pour cet auteur, tout à la fois grand historien, romancier et poète.

— Moi, je préfère Fenimore Cooper. Je trouve moins de lenteur dans ses récits, une peinture plus exacte, quelque chose de plus précis dans ses descriptions, et surtout des couleurs plus vives. Il est vrai que les mœurs américaines offrent un champ plus vaste à l'imagination, des variétés de types que Walter Scott ne pouvait rencontrer en Écosse.

— Cependant tu reconnaitras qu'il y a dans Walter Scott, outre le côté poétique de son talent, une rare connaissance de l'histoire. Jamais chroniqueur n'a mieux mis en scène les hommes de son temps.

— Du reste, ma chère, les romans de ces deux auteurs sont aussi bons qu'instructifs, et à l'un comme à l'autre, j'appliquerai ces vers du poète aimé :

La main du jeune enfant peut l'ouvrir au hasard,
Sans qu'un mot corrompeur étienne son regard,
Sans que des tableaux la suave déceance
Fasse rougir son front couronné d'innocence.

Je n'oublierai jamais, vois-tu, les émotions que j'ai éprouvées en lisant *le Pilote*, *les Puritains d'Amérique*, *le dernier des Mohicans*. Quelle noblesse de caractère chez ce marin ! dans ce sauvage, quel dévouement ! Walter Scott ne connaît pas ces élans spontanés.

— Peut-être, mais si ses types sont plus calmes, plus froids, ils n'en retracent pas moins bien de nobles caractères. Et puis quel savant historien, quel poète ! Dans ses ballades, ses légendes, quelle exquise sensibilité ! on sent qu'il aime sa patrie, quand il chante ses gloires, quand il pleure ses revers. Comme

il peint bien le temps où il place les personnages de ses romans : *Lucie*, *l'Antiquaire*, *Kenilworth*, *le Pirate*, *les Puritains d'Ecosse*, *Waverley*, *Ivanhoe*, voilà des types, des œuvres bien différentes et pourtant admirables et palpitantes d'intérêt.

— Tu me demandais, l'autre jour, ce que je pensais de Goldsmith, de miss Edgeworth et d'Elisabeth Wetherell? Goldsmith et son *Vicaire de Wakefield* sont autant connus que Fénelon et son *Télémaque*. Quant à miss Edgeworth, je l'ai peu lue, quoiqu'elle ait écrit beaucoup pour la jeunesse. Je n'en dirai pas autant d'Elisabeth Wetherell, dont le roman du *Vaste Monde* est une œuvre excellente.

— Mais il me semble, Florence, que nous nous oublions avec nos littérateurs anglais et américains, et comme il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte...

— Tu as raison. Mais auparavant, j'ai encore une question à te faire.

— Laquelle?

— C'est sur les Aztèques.

— Ah! mon Dieu, laisse donc en paix ces petits monstres, ils ont fait leur temps : on n'en parle plus.

— Comment! tu nommes des monstres une race d'hommes exceptionnelle? les descendants d'une caste sacerdotale, des modèles de perfection anatomique, des miniatures qui ont l'agilité de l'oiseau, la beauté des Grecs, la grâce des Français...

— Et l'esprit des idiots, dois-tu ajouter pour compléter le portrait de tes deux personnages sur lesquels l'Académie des Sciences vient d'écrire ceci :

« Nous nous sommes fait amener les deux enfants, » frère et sœur, arrivés de l'Amérique centrale à Paris, et bien que ces chétives et bizarres créatures » soient intéressantes sous les rapports de l'anatomie » et de la psychologie, nous n'en devons pas moins » déclarer qu'ils ne présentent aucun des caractères de » l'origine merveilleuse qu'on leur attribue. — Ces » Aztèques, puisque tel est le nom que la légende raconte à leur sujet par des guides intéressés leur attribue, bien loin de descendre des Montézuma et des Guatimozin, n'ont pas une goutte de sang américain » dans les veines, et sont nés d'une mère indienne dans » un village sis aux bords de l'Honduras, où ils passaient pour de petits singes. — C'est là qu'un habile » spéculateur, Yankee de nation, voyant tout le parti » que l'on pourrait tirer de ces deux ébauches de la nature, obtint, pour mille piastres, l'autorisation de les » emmener et d'en faire autant d'exhibitions que bon » lui semblerait. — Aujourd'hui la mère réclame auprès du consul, qui n'en peut mais, ses précieux petits monstres, devenus d'un si bon rapport. »
» Tel est le résultat de notre examen et des renseignements positifs que nous avons recueillis sur l'origine de ces deux êtres. »

— Devant une autorité aussi respectable, je m'incline, ma chère Jeanne; mais tout cela ne me dit pas où ils ont pris ce nom d'Aztèques dont on les honore.

— Les Aztèques sont une peuplade qui, vers la fin du douzième siècle, émigra d'Asie dans l'Amérique centrale, où elle rencontra d'autres peuplades asiatiques comme elle et auxquelles elle se mêla. Ce sont ces différentes tribus qui plus tard habiteront le Mexique, et tu sais ce que l'histoire d'Espagne raconte de ce peuple dont elle triompha il y a trois siècles.

Juge toi-même, Florence, quels rapports ont ces hommes avec les deux personnages que nous montre l'Hippodrome et dont nous venons de parler. Maintenant, vite! notre planche. Y es-tu? Tiens!... regarde, quelles merveilles je t'ai apportées!...

— Oh! c'est vrai... que de jolies choses! Des cols, des bonnets, des mouchoirs, des chiffons de toutes sortes.... Est-ce mon trousseau de noces que tu veux me faire commencer?.. Ah! tous ces manteaux!... Bon Dieu, que de formes différentes!..., et tous ces noms nouveaux : manteau Victoria... manteau Régina... manteau Fustanelle... manteau Ristori!... etc., etc.

— Oui, j'ai prévu l'hiver; mais mettons un peu d'ordre dans nos travaux, et commençons notre planche.

1, QUART D'UN MOUCHOIR, d'une exécution facile et prompte; tu peux le broder également au plumetis ou au feston; dans tous les cas, tu feras au plumetis les nervures des fleurs, et des jours dans le cœur des deux fleurs qui sont dans les coins.

2, *Hernance*. Ce nom se brode au plumetis; les pois pourraient être remplacés par des œillets.

3, 4 et 5, TABLIER pour enfant. Au n° 25, sur le côté verso de la planche, tu verras l'effet de ce tablier, une fois monté. Le n° 3 te montre l'entre-deux qui forme pièce sur les épaules; le n° 4 est la garniture que tu dois poser légèrement froncée tout autour du jockey. Ce dessin n'est composé que de guipure et de feston. Quant au fond du tablier, c'est-à-dire la petite jupe, on le fait en batiste, en toile très-fine, mais le plus généralement en percale. Comme largeur, il doit avoir à peu près un mètre dix centimètres; la longueur doit être proportionnée à la taille de l'enfant. Dans le bas, on fait un ourlet aussi sur les deux côtés; au-dessus de cet ourlet on place quatre ou cinq petits plis.

6, *Flavie*, plumetis.

7 et 8, BONNET pour enfant. Ce dessin est léger et gracieux; je t'engage à le broder au plumetis, avec du coton très-fin sur de la mousseline suisse ou sur de la batiste bien fine; entre la guirlande et le fond courant de la passe se trouve la place d'une coulisse. Tu ornas ce bonnet, si tu veux l'offrir à ta petite nièce, de deux rangs de guipure très-claire dans lesquels tu disposeras en comètes des masses de petits rubans de satin, de gaze ou de velours. Ces bonnets, doublés en soie, sont charmants; la couleur de la doublure doit toujours être celle des rubans.

9, *O. C. F.*, enlacées, plumetis et feston feuille de rose.

10, *Victoria*, plumetis simple.

11, *Elvire*, plumetis.

Fin de la petite édition.

12, COL BERTHA. Je sais tenir mes promesses. Tu te souviens peut-être que le mois dernier, je t'ai parlé d'un dessin avec lequel tu pourrais employer le tulle crêpe; eh bien, le voilà.

Dessine d'abord le col sur du nansouk, ensuite place en dessous le tulle crêpe; le nansouk sera découpé, une fois la broderie finie, et le tulle devra se trouver sous les fleurs où tu vois des croix, comme dans les trois bouquets du milieu du col. Ces bouquets se brodent au plumetis avec du coton n° 10 marqué à la croix : c'est le meilleur; un feston feuille de rose

encadre ces bouquets; les petites marguerites du bord se font au plumetis; un cordonnet très-fin les entoure. Maintenant, tu dois te demander ce que représentent toutes ces petites épines qui suivent le dessin guipure? C'est ce qu'on nomme le point de *Venise*, la plus ravissante nouveauté du moment. Il faut, pour le faire, employer du fil d'Irlande numéro 60. Quant à l'exécution, commence par tracer la bride guipure en l'air comme si tu voulais faire une bride ordinaire, puis fais deux ou trois points de feston jusqu'à ce que tu arrives à une de ces petites épines; alors, au lieu de continuer, tu traces l'épine deux fois, prenant toujours l'étoffe; tu festonnes cette épine, et cela ramène ton aiguille à son point de départ; de l'autre côté de la bride, tu dois faire de même. L'ouvrage terminé, toutes ces épines, ou, pour mieux dire, ces points de *Venise* étant découpés, je ne puis te dire tout ce que l'ensemble de ce col renferme de grâce et de légèreté. C'est vétilleux à faire, j'en conviens; mais avec un peu de patience, il te sera facile de vaincre cette petite difficulté. Du reste, le col sans ce travail de point de *Venise*, et avec le seul emploi du tulle, serait encore très-joli. Le tulle coûte 3 fr. pour un col comme celui-ci et les manches.

13, GARNITURE pour les manches assorties au col. Je t'engage à faire ces manches ainsi composées : une garniture comme celle-ci ayant trente-cinq à quarante centimètres de largeur, et en dessous de la garniture un bouillonné de tulle *crêpe* ayant pour poignet l'entre-deux du n° 14. Ces manches réunies au col te feront une ravissante *parure* pour tes plus belles toilettes de cet hiver. A ce propos, je te dirai qu'il est encore trop tôt pour t'envoyer les vraies modes de la saison dans laquelle nous allons entrer; attendons le mois prochain, et je serai sûre alors de ne point m'écarter de la vérité; pour le moment, la planche de manteaux doit te suffire; tu ne trouveras là que l'embaras du choix, tant dans les formes que dans les garnitures. Tu sais que si le patron de la planche n'est pas de ton goût, je suis toujours prête à t'envoyer celui que tu voudras me désigner. Mais revenons à nos dessins.

14, ENTRE-DEUX assorti au col et à la garniture.

15, *L. M.*, plumetis et œillets ou pois très-fins.

16, *Hersilie*, plumetis.

17, *C. L.*, avec une couronne de marquis; les lettres au feston feuille de rose, et la couronne au plumetis.

18, *V. G.*, plumetis.

19, *H. F.*, plumetis.

20, Écusson renfermant les lettres T. O., plumetis fin. L'oiseau doit être fait au point de plume et au point grainé.

21, Écusson, dans le milieu duquel se trouve le nom de *Marie*: plumetis et feston feuille de rose.

22, *C. B.*, œillets ou pois.

23, *L.*, plumetis.

Tourne la planche.

24, CORBEILLE TURQUE. Cette corbeille, une des plus jolies nouveautés de chez madame Marie Soudant, se fait en laine au crochet plein, fond et couvercle compris.

Le croquis de notre planche te montre un dessin représentant un semé de fleurs; celui dont je vais te donner l'explication est composé de raies turques,

dessin bien plus dans le style de la corbeille, et surtout plus en rapport avec le nom qu'on lui a donné.

Choisis de la laine de Saxe cinq fils, dans les couleurs suivantes : rose de Chine, gris perle, jaune turc, vert Isly, noir, bleu de France, rouge ponceau, et blanc. Prends deux écheveaux des cinq premières couleurs, et trois au moins des trois dernières, c'est-à-dire rouge, bleu de France et blanc : ces couleurs étant celles qui forment le fond de chacune des raies. Voici maintenant comment tu dois t'y prendre pour faire cette corbeille; écoute bien : Tu commenceras par la raie rouge. Prends ton crochet (que je t'engage à choisir en buis ou en ivoire) et monte une quantité de mailles produisant à peu près une longueur de 65 à 70 centimètres. Accroche la première maille à la dernière, et fais par-dessus ce rang, trois rangs pleins, ce qui fera quatre rangs.

5^e RANG. — 7 mailles laine rouge, 2 mailles grises, 1 maille rouge, 2 mailles grises, 7 mailles rouges, 2 mailles grises, 1 maille rouge, 2 mailles grises, et ainsi de suite.

6^e RANG. — 5 mailles rouges, 3 mailles grises, 1 maille rouge, 3 mailles grises, 5 mailles rouges, 3 mailles grises, etc.

7^e RANG. — 9 mailles rouges, 3 mailles vertes, 9 mailles rouges, 3 mailles vertes, etc.

8^e RANG. — 3 mailles rouges, 4 mailles jaunes, 1 maille noire, 4 mailles jaunes, 3 mailles rouges, 4 mailles jaunes, etc.

9^e RANG. — 5 mailles rouges, 2 mailles jaunes, 2 mailles noires, 3 mailles jaunes, 5 mailles rouges, 2 mailles jaunes, etc.

10^e RANG. — 8 mailles rouges, 4 mailles grises, 8 mailles rouges, 4 mailles grises, etc.

11^e RANG. — 3 mailles rouges, 2 mailles vertes, 3 mailles rouges, 4 mailles vertes, 3 mailles rouges, 2 mailles vertes, etc.

12^e RANG. — 6 mailles rouges, 6 mailles vertes, 6 mailles rouges, 6 mailles vertes, etc. Les deux rangs qui suivent se font unis avec de la laine rouge; tu dois avoir ainsi une bande d'une largeur d'à peu près 5 centimètres, au milieu de laquelle se trouve une rangée de petites palmes cachemire. Il faut, pour que cette corbeille ait une hauteur convenable, quatre raies égales de largeur, et ne différant entre elles que par la nuance du fond : l'une sera fond bleu, celle d'après fond blanc, et la quatrième fond rouge comme la première que nous venons d'indiquer. Pour la raie bleue, il y a dans la palme un petit changement de couleur : les deux premiers rangs de gris sont remplacés par deux rangs jaunes, les trois mailles vertes par trois mailles grises, et les deux seconds rangs jaunes par deux rangs roses. Quant aux autres raies, c'est la répétition de la raie rouge.

Pour faire le couvercle d'une façon régulière, je te conseille de couper un carton de forme ovale, pouvant s'adapter sur l'ouverture de la corbeille; sur ce modèle de carton tu feras ton couvercle au crochet, composé de cinq raies cachemire un peu moins larges que celles du tour de la corbeille. Pour cela, tu supprimeras un ou deux rangs de mailles unies, bleues, rouges ou blanches. La raie du milieu doit être fond blanc.

Ces deux parties de crochet achevées, il te reste à monter la corbeille. Voici comment tu dois t'y prendre : coupe un carton de la dimension de la première

partie du crochet, c'est-à-dire de celle qui doit former le tour de ta corbeille; coupe ensuite deux cartons ovales sur celui qui t'a servi pour faire le crochet du couvercle; ces deux cartons te serviront, l'un de fond, l'autre de couvercle; tu récupéreras extérieurement de percaline rouge ou bleue le carton du fond et celui du tour. Tes deux morceaux de carton ainsi préparés, tu étendras chacun de tes crochets sur le carton qui lui est destiné, tu le coudras en haut et en bas, puis tu réuniras par un surjet la partie du tour au fond de la corbeille. Tu doubleras ensuite le tout avec de la percaline ou de la soie, ce qui vaudrait mieux encore. — Pour le couvercle, tu placeras un peu de coton sur le milieu du carton, de manière à le faire bomber légèrement, puis, tu étendras par dessus le crochet, que tu coudras tout autour avec le carton.

— Mais, Jeanne, tous ces points seront vilains; et le dessous du couvercle ?

— Tu le doubleras de soie ou de percaline, et les points qui te préoccupent, tu les dissimuleras sous une ganse en passementerie dont tu garniras aussi le tour du haut et le tour du bas de ta corbeille. — Il ne te restera plus avec cette ganse qu'à placer une anse de chaque côté, une poignée dans le milieu du couvercle, et une bande que tu coudras sous un bouton, à l'aide duquel tu fermeras ta corbeille. As-tu compris, ma Florence ?

— Très-bien.

25, ENSEMBLE DU TABLIER POUR enfant; le dessin se trouve sur le côté des broderies.

26, ÉCRAN EN FLEURS. Procure-toi d'abord une paire de manches pour écran; les prix varient depuis 2 fr. jusqu'à 15 ou 20, et plus. Coupe sur du carton assez épais un rond ayant treize centimètres de diamètre; recouvre ce rond ou du moins l'un des côtés avec du papier vert satiné; ce papier vert, tu le colles avec de la gomme, en le repliant tant soit peu sur l'autre côté du carton; sur ce côté, tu appliqueras ensuite un papier vert à faire les fleurs, c'est-à-dire mince et pas glacé. Pour que l'écran ait plus de grâce, il faudra entre ce papier et le carton placer un peu de ouate ou de coton dans le milieu seulement. Ces deux petites opérations terminées, tu auras auprès de toi des feuilles assorties aux fleurs qu'elles doivent accompagner; ces feuilles seront collées sur un rang tout autour du rond préalablement fixé dans le manche. Les feuilles doivent un peu dépasser le carton; après cela tu disposeras, toujours à l'aide de la gomme, un rang de fleurs que tu auras choisies, ou pour mieux dire que tu auras faites toi-même, car les fleurs que l'on emploie pour cela sont le plus généralement en papier. A ce rang de fleurs succédera un second rang de feuilles, puis enfin pour le milieu, une fleur plus grosse que celles du tour. — Le croquis de la planche est composé d'œillets flamands et d'une rose. J'espère pouvoir t'indiquer le mois prochain un nouveau procédé pour faire les fleurs en papier. C'est un des merveilleux ouvrages que je te ménage pour occuper tes longues soirées d'hiver.

27, TRICOT MOQUETTE. Jamais travail ne mérita mieux son nom que celui-là, au toucher comme à la vue. Ce tricot, dont je vais te donner la description, peut être employé pour devants de foyer, tapis de voiture, descentes de lit, voire même pour un grand tapis d'appartement, si l'on avait le courage de l'entreprendre et le temps de le faire.

Prends de la laine de Saxe dix fils, dont trois nuances de bleu, et trois nuances de bois. Prends en même temps de la ficelle moyenne grosseur, un moule plat de deux centimètres de largeur, et enfin, des aiguilles en buis assorties à la laine et à la ficelle. Commence par monter avec la ficelle un nombre de mailles suffisant pour faire une largeur de dix à douze centimètres, puis fais un tour à l'endroit; au tour suivant, après avoir fait la première maille avec la ficelle, prends la laine, fais une maille à l'endroit, ce qui te servira à fixer la laine; ensuite prends le moule plat dont nous avons parlé, place-le devant toi, puis passe la laine par-dessus ce moule à chaque maille que tu fais avec la ficelle, ramenant la laine par-dessous l'aiguille droite avant de tricoter la maille suivante, et recommence toujours ainsi. Arrivée au bout du tour, la laine doit être coupée; le tour suivant se fait également à l'endroit, mais avec la ficelle seulement. Quant à l'arrangement des couleurs, rien de plus facile : il s'agit simplement de les ombrer; ainsi, par exemple, tu feras dix tours avec la laine marron dégradant les nuances, et dix tours avec la laine bleue, ainsi de suite jusqu'à la fin de la bande, dont la longueur doit être proportionnée à l'emploi que tu veux en faire. Inutile de te dire que cette bande unique dont je te parle maintenant doit être réunie à plusieurs autres, toujours selon les dimensions convenables. J'ai vu dans ce genre un tapis de voiture fond blanc moucheté de noir imitant l'hermine. Cet ouvrage est surtout précieux pour user tous nos petits bouts de laine, car tu comprends que ce tricot peut s'exécuter de bien des façons, et l'on arrive facilement avec un peu de goût, et beaucoup de laines inutiles, à faire quelque chose de très-original.

28, CROQUIS D'UNE BOURSE, au crochet plein. Le dessin de la corbeille turque serait très-convenable pour ce genre de bourses.

29, PATRON DE MANTEAU VICTORIA. Ce manteau, un peu grand, chaud, confortable, et dont la gravure te montre l'effet, serait, je crois, fort joli en drap de fantaisie orné de plusieurs rangs de galon de velours frappé, bordé de chaque côté par un effilé *Pompadour*. Si ce manteau te plaît et que tu veuilles le faire toi-même, je te prie de suivre fidèlement les indications du patron; il est tout d'une pièce, à part le petit morceau correspondant aux lettres B, et n'offre aucune difficulté d'exécution.

30, Marie, plumetis.

31, Ecusson de mouchoir, pour hommes; plumetis et jours.

32, M. D., plumetis.

33, Ecusson, plumetis fin.

34, V. B. enlacées, surmontées d'une couronne, plumetis, pois ou œillets.

35, L. B., plumetis.

Prenons maintenant notre gravure de modes, et examinons ces manteaux, si variés de formes et d'ornements. Je ne te les offre, du reste, qu'avec bien des réserves; car un seul regard t'a suffi pour voir que quelques-uns seraient, à moins de grands changements, trop élégants pour nous; mais n'est-il pas très-facile de remplacer une magnifique dentelle de 60 francs le mètre par un simple effilé de 6 à 8 francs ? L'essentiel, c'est que les formes soient bonnes et gracieuses ;

quant aux ornements, nous trouverons bien le moyen de donner à tous ces manteaux la simplicité convenable.

Mais procédons par ordre et voyons d'abord le manteau *Mirra*, sorte de burnous, fait avec un drap dont l'envers qui compose la doublure est d'une autre couleur, ainsi que l'indique l'intérieur du capuchon; toute la tour est ornée d'un effilé formé par un triple rang de petites boules en velours enchâssées dans un treillage de passementerie. Un flot est placé sur le milieu du capuchon, et deux autres ferment le devant du manteau. — Robe en droguet; sur le devant de la jupe unie, sont placés trois rangs de nœuds de ruban, qui remontent en éventail sur les devants du corsage. — Chapeau dont le milieu de la passe est en velours; le bord, en satin dentelé, est entouré par un double rang de dentelles légèrement froncées; sur le fond de la calotte en satin, sont recoquillées deux petites plumes d'autruche. Du tulle bouillonné accompagne des branches de verveine en velours.

MANTEAU VICTORIA. Il est en moire antique, recouvert par une broderie au passé, dont le dessin représente des festons. Cette disposition de la broderie ne tient pas au patron; elle est un élégant accessoire qu'on peut ajouter ou supprimer à volonté. — Un effilé en chenille et des brandebourgs complètent l'ensemble de ce manteau. — Robe de taffetas à carreaux camaïeux; chapeau de velours épinglé moucheté; de longs roseaux en velours ornent les deux côtés de la passe; en dessous se trouvent de la blonde et des capucines également en velours.

MANTEAU REGINA, en velours orné d'une guirlande au passé, mêlée de jais, et représentant des oiseaux se jouant dans des fleurs. Deux rangs de dentelle sont posés sur du tulle grenadine; un rang orne le décolleté du manteau, et se continue jusqu'au bas des pointes du devant. Tel que nous venons de le décrire, ce mantelet serait de très-grande toilette. — La robe est en taffetas à volants à dispositions. Les fleurs et le feuillage qui composent le dessin sont en peluche tissée dans l'étoffe; cette peluche se détache et forme un relief d'un effet charmant. — Chapeau de velours à passe unie et à fond plat; une torsade de velours, en s'entremêlant à de la dentelle, vient rejoindre une plume placée sur le côté. Une torsade du même genre passe sur le front et vient se terminer dans les bouillonnés de tulle qui ornent le dessous du chapeau.

MANTEAU FUSTANELLE. Il est en drap, orné dans le bas et autour des manches d'un galon de velours; un effilé en chenille entoure les manches; un rang de petits glands en chenille fixés sous des boutons est placé tout autour des épaules et simule une pièce; ces bou-

tons se continuent également sur le devant. — Robe de brocart à jupe unie. — Chapeau de satin orné de chaque côté par une touffe de plumes de cazoard. Sous la passe sont des fleurs de grenade et du tulle ruché.

MANTEAU SAINT-MÉGRIN en velours. Sur les plis, disposés en larges tuyaux, se trouve une légère et gracieuse broderie au passé; ces plis sont bordés par une rangée de boutons plats en passementerie; dans le bas, un effilé de huit ou dix centimètres retombe sur une guipure de trente à quarante centimètres de hauteur. — Robe à trois volants à dispositions. — Chapeau de velours; des dentelles sont disposées en feston sur la passe. Le fond de la calotte est formé par un rond de dentelle accompagné d'une barbe également en dentelle s'entremêlant au nœud de velours placé sur le côté; sous la passe, des petits nœuds-papillons en dentelle sont piqués dans des blondes ruchées.

MANTEAU RISTORI, en drap orné de galons et bordé d'une frange très-simple. Le tour du capuchon est orné dans le même genre. — Robe de moire antique. — Chapeau en étoffe de fantaisie. D'un nœud de ruban placé sur le côté s'échappe un rouleau de ruban qui, après avoir serpenté sur le bord de la passe et du bavolet, vient se terminer en dessous de ce même nœud. De simples ruches de tulle ornent le dessous; brides en ruban assorti à celui du dessus.

— Je te suis bien reconnaissante, Jeanne, des toilettes que tu viens de me décrire et que nous montre notre gravure; et surtout de ces six bandes de tapisseries dont nous pouvons tirer si heureusement parti; car ces bandes variées de dessins et de couleurs peuvent être employées comme encadrements de portières, devants de foyer, fauteuils-Voltaire, chauffeuses, etc. Elles seront charmantes alternées de bandes de velours.

— Avec du canevas n° 24, on obtiendra des bandes étroites, et en prenant du n° 22 elles seront très-convenables pour portières et devants de foyer.

— Maintenant je te demanderais bien encore comment se font les corsages de robes, où en sont les basques, la longueur des tailles... et la forme des manches?

— Je te répondrai à notre prochaine réunion, car aujourd'hui il se fait tard, et ma mère serait inquiète si je ne me hâtais de retourner près d'elle.

— Cependant tu oublies...

— Ah! le rébus?...

Le bon service fait ami et le franc dire ennemi.

Adieu donc, ma chère Florence j'emporte les roses que tu m'as cueillies; en ton nom je vais les offrir à ma mère, et leur parfum te rappellera à son souvenir.

ÉPHÉMÉRIDES.

28 OCTOBRE 312. — BATAILLE DU PONT MILVIUS.

L'empire romain, après l'abdication de Dioclétien et la mort de Galérius, était tombé aux mains de Maxence, digne héritier des tyrans qui asservissaient le monde depuis trois cents ans. Constantin, qu'il me-

naçait et qui se trouvait dans les Gaules, passa en Italie avec quarante mille hommes. Déjà il avait reçu de sa mère Hélène les premiers enseignements du christianisme; il vit dans les airs la croix triomphante

avec les mots : *Tu vaincras par ce signe*, et il s'avança plein d'ardeur. Maxence sortit de Rome avec une armée évaluée à cent quatre-vingt-dix mille hommes; ils se rencontrèrent sur les bords du Tibre, mais le pont Milvius croula sous les pas de Maxence, et il périt dans les eaux. Constantin entra triomphant dans Rome, et publia le premier édit en faveur de la religion chrétienne.

« Cette bataille, dit Chateaubriand, est du petit nombre de celles qui, expression matérielle de la lutte des opinions, deviennent, non un simple fait de guerre, mais une véritable révolution... Le Labarum domina les aigles, et la terre de Saturne vit régner celui qui prêcha sur la montagne. Le temps et le genre humain avaient fait un pas. »

MOSAÏQUE.

UNE ABEILLE.

« Ensuite je suis allée à une *abeille*, et si tu veux savoir ce que cet insecte a de commun avec la vie de société à Boston, je vais te le dire. Une famille tombe dans la pauvreté par suite de maladie, d'incendie, etc.; les enfants manquent de vêtements. Aussitôt les femmes aisées se cotisent pour acheter certaines parties d'habillements, et se réunissent pour les coudre. Cette réunion de couture s'appelle une *abeille*. Madame Spark, la femme du président de Cambridge, en avait une chez elle, pour travailler en faveur d'une famille qui avait perdu sa garde-robe dans un incendie, et j'étais invitée à en faire partie. La ruche était animée, laborieuse, gaie, et si l'on n'y trouvait pas de miel, il était remplacé par du lait excellent et des gâteaux offerts aux abeilles, parmi lesquelles je pris place, mais sans payer beaucoup de ma personne.

FRÉDÉRIKA BREMER.

(*Vie de famille dans le Nouveau-Monde.*)

La bienveillance donne plus d'amis que la richesse, et plus de crédit que le pouvoir.

FENELON.

Une femme, après avoir connu l'aisance, était tombée dans un profond dénûment; elle mit en loterie, bien à regret, la chaîne qu'elle avait portée le jour de son mariage; et ces jours derniers elle arrive chez mademoiselle Pauline de B..., lui présente sa chaîne, en lui disant : « C'est votre billet qui a gagné : cette chaîne est à vous... Hélas! je la portais depuis trente ans. »

Mademoiselle de B... demande à dire un mot à sa mère avant de l'accepter; elle passe dans une pièce voisine, revient à l'instant même, le visage épanoui comme quelqu'un qui a obtenu une grande grâce : « Madame, dit-elle, vous avez porté cette chaîne pendant trente ans, je désire que vous la portiez trente ans encore, car c'est la vôtre. » La pauvre femme, dans l'émotion de la reconnaissance, mouilla de larmes les mains de sa jeune bienfaitrice, qui comprenait à peine tant de démonstration pour une action qu'elle regardait comme toute simple.

(*Messager de la Charité.*)

Il faut être, si l'on veut paraître.

M^{me} DE SÉVIGNÉ.

RÉBUS.

